

30-I
(New)

L'ILLUSTRATION POPULAIRE

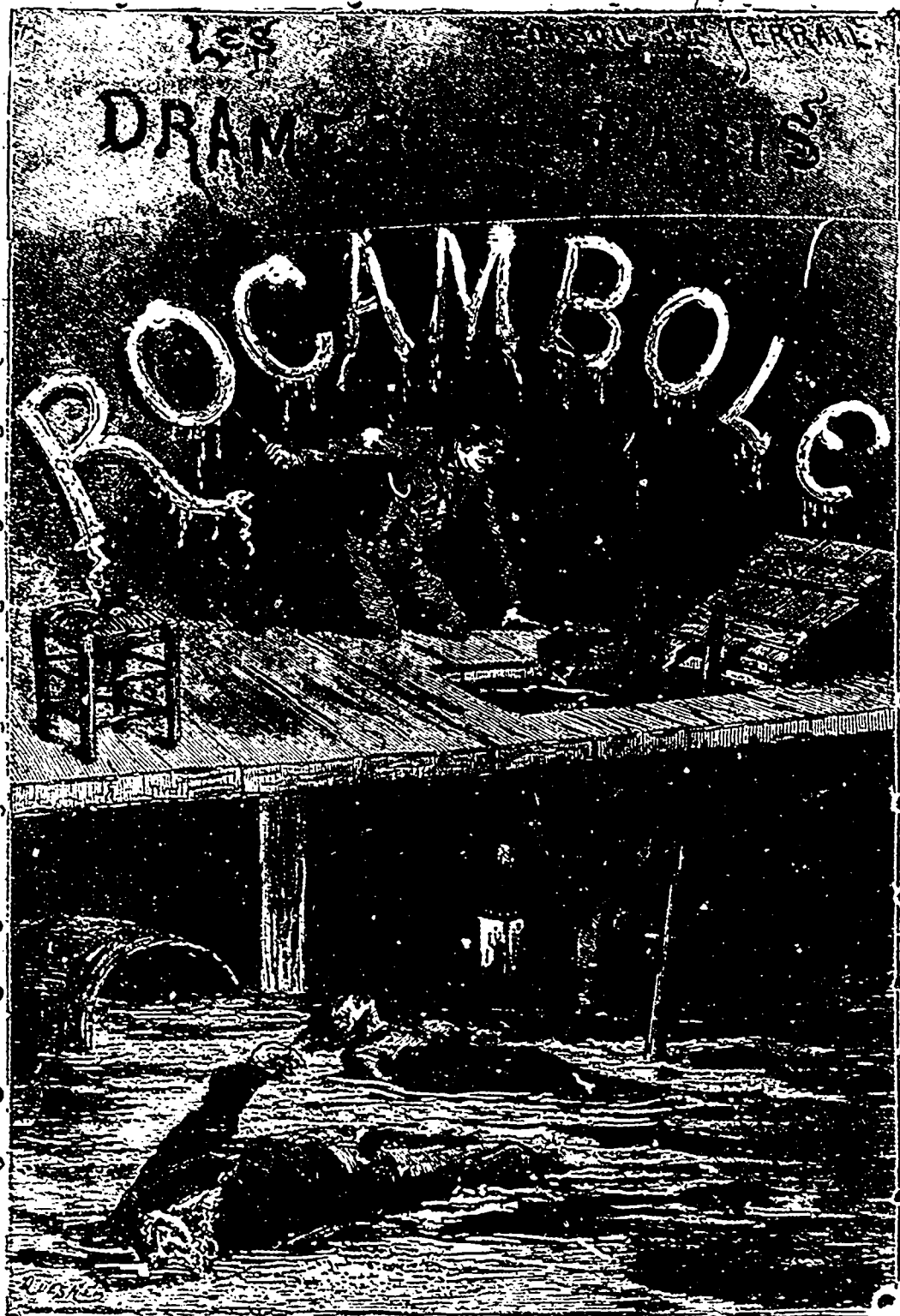
Publication Hebdomadaire Illustree, paraissant tous les samedis

VOL. I. No. I

MONTREAL, SAMEDI, 8 JUIN, 1895.

LE No. 5 CENTS.

LES
DRAMES
DE
PARIS



R
O
C
A
M
B
O
L
E

La Cie d'Imprimerie Metropolitaine, Editeurs Proprietaires, 968 Rue Ontario,
MONTREAL, Can.

L'ILLUSTRATION POPULAIRE,

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTREE,

Paraissant tous les samedis, délivrée le Jeudi dans les dépôts.

Abonnement: un an.....[^]2 50
six mois..... 1 25
le numéro..... 0 05

Publiée par "LA CIE. D'IMPRIMERIE METROPOLITAINE,
968 RUE ONTARIO, MONTREAL.

N. B.—Nous ne mettons aucuns titres ni dates dans le texte afin de ne pas nuire à ceux qui désirent le faire brocher ou relier. Nous brocherons gratuitement tous les 6 mois, les copies parues à tous ceux qui nous les feront parvenir.

C'est une occasion unique d'enrichir votre bibliothèque de magnifiques volumes illustrés; chaque volume de 5 05 pages et 78 magnifiques gravures.

Pour les annonces s'adresser aux

Editeurs.

L. Petitjean & Cie.,

✦ Costumiers, ✦

NO. 456 RUE DES ALLEMANDS,

LOCATION DE COSTUMES.—Pour soirées dramatiques, bals,—mascarades, etc., etc.—Perruques barbes, grimage, à 20 %, meilleur marché que partout ailleurs.

ETABLIE EN 1885.

TELEPHONE BELL 6010.

GRAND COMMERCE DE MEUBLES!

Qui ne peut se marier

Lorsqu'on peut acheter un ameublement de maison complet, composé de 27 morceaux, POELE COMPRIS, pour

✦ \$64.85 ✦

GRAND ASSORTIMENT DE

Sets de Chambre, Sets de Salon, Tapis, Prêlarts, Etc., Etc.

A être vendus comptant ou à conditions faciles.

CHEZ

ALBERT JETTE

Marchand de Meubles

En Gros et en Détail

NO. 1243 RUE ONTARIO, MONTREAL.

Entre Wolfe et Montcalm.

ROD. CARRIERE,

Pharmacien,

1341 RUE STE. CATHERINE,

— IMPORTATEUR DE —

DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PARFUMERIES,
ARTICLES DE TOILETTE, &c.

Prescriptions préparées avec soin par des employés compétents, et avec les drogues les plus pures.

AGENT POUR LE

BAUME D'ANIS COMPOSE,

On peut se procurer gratis un échantillon de ce fameux calmant à la

PHARMACIE ROD. CARRIERE.

EDOUARD ST JEAN

(Ci-devant ST. JEAN FRERES, rue Ste. Catherine)

Horloger et Bijoutier

1210 RUE ONTARIO 1210

MONTREAL.

Une visite est sollicitée.

Assortiment complet d'HORLOGES, MONTRES, BIJOUX et

Arthur Robinault,

FERBLANTIER, PLOMBIER, COUVREUR

X X X X ET X X X X

Poseur d'appareils a gaz, X ✦ X

X ✦ X Et a eau chaude, Etc., Etc'

Toutes commandes exécutées avec soin et promptitude, et à prix très réduits.

223B AVENUE P/PINEAU,
MONTREAL.

L'ILLUSTRATION POPULAIRE

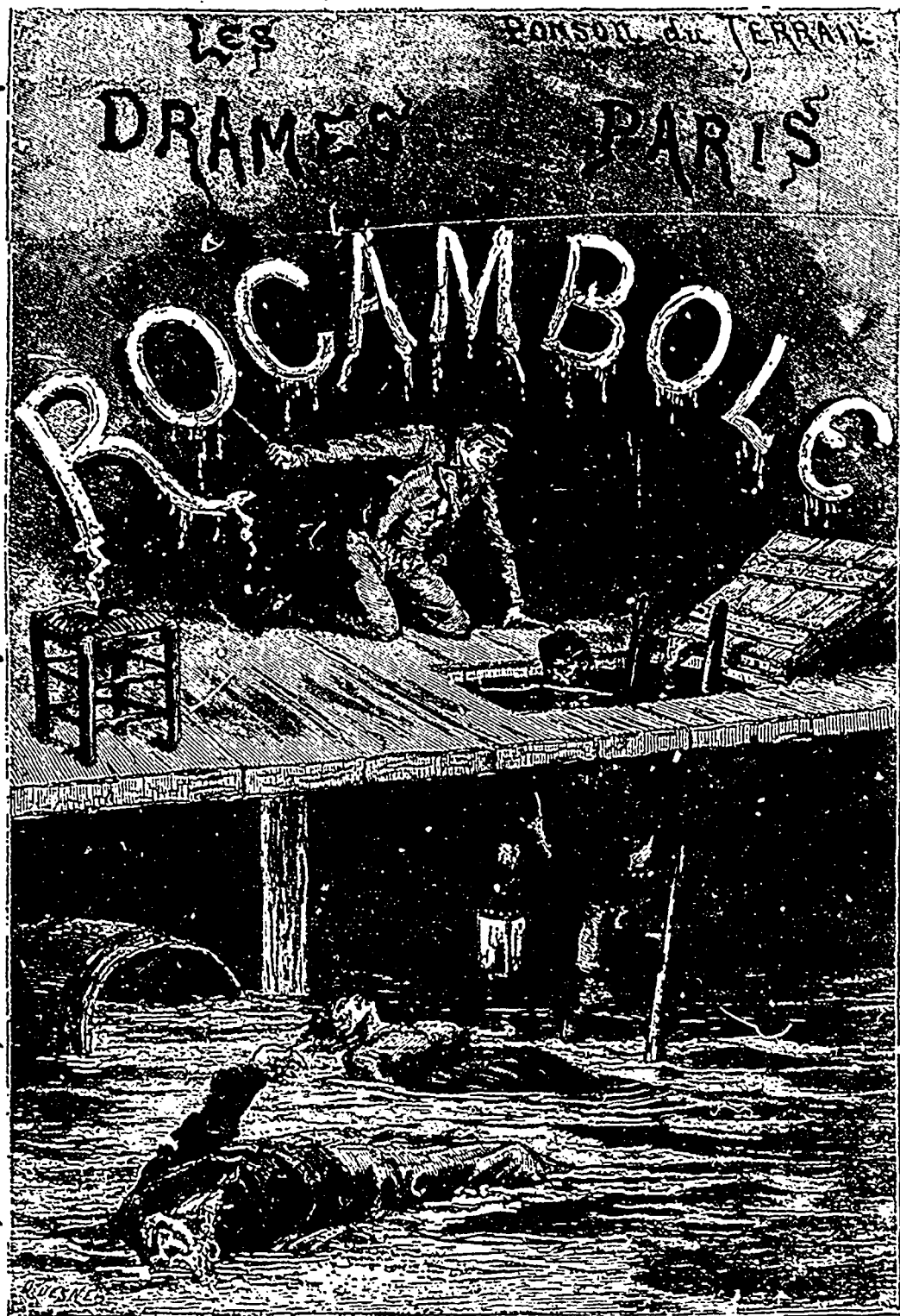
Publication Hebdomadaire Illustree, paraissant tous les samedis.

VOL. I. No. I

MONTREAL, SAMEDI, 8 JUIN, 1895.

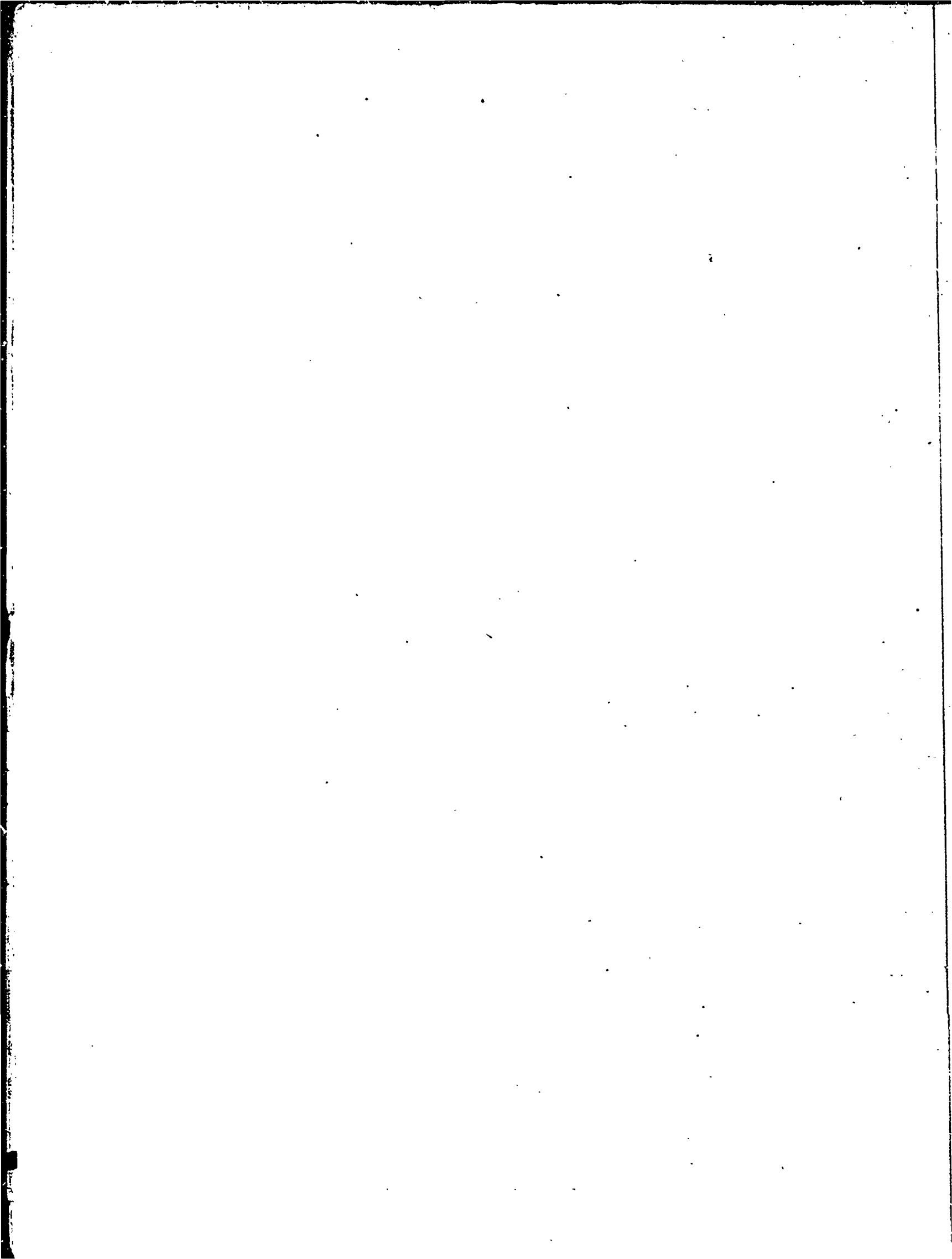
LE No. 5 CENTS.

LES
DRAMES
DE
PARIS



R
O
C
A
M
B
O
L
E

La Cie d'imprimerie Metropolitaine, Editeurs Proprietaires, 968 Rue Ontario,
MONTREAL, Can.



LES DRAMES DE PARIS

ROCAMBOLE

PROLOGUE

I

C'était en 1812.

La Grande Armée effectuait sa retraite, laissant derrière elle Moscou et le Kremlin en flammes, et la moitié de ses bataillons dans les flots glacés de la Bérésina.

Il neigeait...

De toutes parts, à l'horizon, la terre était blanche et le ciel gris.

Au milieu des plaines immenses et stériles se traînaient les débris de ces fiers légions, naguère conduites par le nouveau César à la conquête du monde, que l'Europe coalisée n'avait pu vaincre, et dont triomphait à cette heure le seul ennemi capable de les faire reculer jamais : le froid du nord.

Ici, c'était un groupe de cavaliers raidis sur leur selle et luttant avec l'énergie du désespoir contre les étreintes d'un sommeil mortel. Là, quelques fantassins entouraient un cheval mort qu'ils se hâtaient de dépecer, et dont une bande de corbeaux voraces leur disputaient les lambeaux.

Plus loin, un homme se couchait avec l'obstination de la folie, et s'endormait avec la certitude de ne point se réveiller.

De temps à autre, une détonation lointaine se faisait entendre; c'était le canon des Russes. Alors les trainards se remotaient en route, dominés par le chaleureux instinct de la conservation.

Trois hommes, trois cavaliers, s'étaient groupés à la lisière d'un petit bois, autour d'un amas de brucssailles qu'ils avaient à grand'peine dépouillés de leur couche de neige durcie, et auxquelles ils avaient mis le feu.

Chevaux et cavaliers entouraient le brasier, les hommes accroupis et les jambes croisées, les nobles animaux la tête basse et l'œil fixe.

Le premier de ces trois hommes portait un lambeau d'uniforme encore recouvert des épauettes de colonel. Il pouvait avoir trente-cinq ans; il était de haute taille, d'une mâle et noble figure, et son œil bleu respirait à la fois le courage et la bonté.

Il avait le bras droit en écharpe, et sa tête était enveloppée de bandelettes sanglantes. Une balle russe lui avait fracassé le coude, un coup de sabre lui avait ouvert le front d'une tempête à l'autre.

Le second de ces trois personnages avait dû être capitaine, si l'on en croyait son uniforme en haillon; mais, à cette heure, il n'y avait plus ni colonels, ni capitaines, ni soldats.

La Grande Armée n'était plus qu'un triste amas d'hommes en haillon, fuyant l'âpre bise du nord bien plus que les hordes du Don et du Caucase, déchainées à leur poursuite comme une bande affamée de loups et d'oiseaux de proie.

Ce dernier était également un jeune homme, au front bas, au teint olivâtre, au regard mobile et indécis; ses cheveux noirs

trahissait l'origine méridionale; à son accent trainant et à la vivacité de ses gestes, on devinait un de ces Italiens si nombreux, sous le premier empire, dans l'armée française.

Plus heureux que son chef, le capitaine n'était point blessé, et il avait supporté plus facilement jusque-là les atteintes mortelles de ce froid terrible qui refoulait vers le sud les audacieuses légions de César.

Le troisième enfin de cette petite bande était un soldat, un simple hussard de la garde, dont le jeune, rude et mâle visage prenait parfois une expression farouche quand le canon des Russes tonnait dans le lointain, tandis qu'il devenait tout à coup anxieux et caressant si son regard s'arrêtait sur son chef épuisé et tout sanglant.

C'était le soir, la nuit tombait, et les brumes du crépuscule commençaient à confondre la terre blanche et le ciel gris.

— Passerons-nous la nuit ici, Felipone? demanda le colonel au capitaine italien. Je me sens bien faible et bien las, ajouta-t-il, et mon bras me fait horriblement souffrir.

— Mon colonel, s'écria vivement Bastien, le hussard, avant que l'Italien eût répondu, il faut repartir, le froid vous tuera.

— Le colonel regarda tour à tour le soldat et le capitaine.

— Croyez-vous? dit-il.

— Oui, oui! répéta le hussard avec la vivacité de l'homme convaincu.

Quand au capitaine italien, il paraissait réfléchir.

— Eh bien, Felipone? insista le colonel.

— Bastien a raison, répondit le capitaine, il faut remonter à cheval et marcher aussi longtemps que possible. Ici, nous finirons par nous endormir, et pendant notre sommeil le brasier s'éteindrait, et nul de nous ne se réveillerait plus... D'ailleurs, écoutez... les Russes approchent... j'entends le canon.

— Oh! misère! murmura le colonel d'une voix sourde; qui m'eût dit jamais que nous en serions réduits à fuir devant une poignée de Cosaques!... Oh! le froid... le froid!... quel ennemi acharné et terrible!... Mon Dieu! si je n'avais pas froid...

Et le colonel s'était accroupi devant le brasier et cherchait à ranimer ses membres engourdis.

— Tonnerre et sang! grommela Bastien, le hussard; je n'aurais jamais cru que mon colonel, un vrai lion... se laisserait ainsi abattre par cette gueuse de bise qui siffle sur la neige durcie.

Le soldat, en parlant ainsi tout bas, enveloppait le colonel d'un regard plein d'amour et de respect.

La face de l'officier était devenue livide et trahissait ses horribles souffrances; tout son corps grelottait et tremblait, et la vie, chez lui, semblait s'être concentré tout entière dans ses yeux, qui conservaient leur expression de douce et calme fierté.

— Eh bien, reprit-il, partons, puisque vous le voulez, mais laissez-moi me réchauffer un instant encore. Quel horrible froid!... Ah! je souffre, comme je n'ai jamais souffert... Et puis

je meurs de sommeil... Mon Dieu! si je pouvais dormir une heure... rien qu'une heure!

Le capitaine italien et le hussard se consultèrent du regard.

— S'il s'endort, murmura Felipone, nous ne pourrions le réveiller et le remettre en selle.

— Eh bien, répondit le courageux Bastien, se penchant à l'oreille du capitaine, je l'emporterai tout endormi. Je suis fort, moi, et pour sauver mon colonel... ah! je deviendrais un Héroule.

Le capitaine, la tête penchée en arrière, semblait écouter des bruits lointains:

— Les Russes sont à plus de trois lieues, dit-il enfin, la nuit approche, et ils camperont bien certainement avant d'arriver jusqu'à nous. Puisque le colonel veut dormir, laissons-le dormir; nous veillerons, nous.

Le colonel entendit ces derniers mots, et il tendit la main à l'italien.

— Merci, Felipone, dit-il, merci, ami; tu es bon et courageux, toi, tu ne te laisses pas abattre par ce gremlin du vent du nord. Oh! le froid!

Et le colonel prononçait ces derniers mots avec l'accent de la terreur.

— Mais je ne suis point blessé, moi, répondit l'italien, et il est tout simple que je souffre moins.

— Ami, reprit le colonel tandis que le hussard jetait dans le brasier tout ce qu'il trouvait de broussailles et de branches mortes autour de lui, j'ai trente-cinq ans. Soldat à seize ans, j'étais colonel à trente, c'est te dire que j'ai été brave et patient. Eh bien, mon énergie, mon courage, tout, jusqu'à l'indifférence avec laquelle j'acceptais les privations sans nombre de notre noble et dur métier, tout vient échouer contre cet ennemi mortel qu'on appelle le froid. J'ai froid!... Comprend-tu?

En Italie, j'ai passé treize heures sur un champ de bataille sous un monceau de cadavres, la tête dans le sang, les pieds dans la boue.

En Espagne, au siège de Saragosse, je suis monté à l'assaut avec deux balles dans la poitrine; à Wagram, je suis resté à cheval jusqu'au soir, la cuisse traversée d'un coup de baïonnette. Et bien, aujourd'hui, je ne suis plus qu'un corps sans âme, un homme à moitié mort... un lâche qui fuit un ennemi qu'il méprise! les Cosaques! Et tout cela parce que j'ai froid!...

— Armand... Armand, courage! dit le capitaine, nous ne serons pas toujours en Russie!... nous regagnerons des climats moins durs... nous reverrons le soleil... et les lions sortiront alors de leur torpeur...

Le colonel Armand de Kergaz, c'était son nom, hocha tristement la tête.

— Non, dit-il, je ne reverrai ni le soleil, ni la France... Encore quelques heures de cet horrible froid, et je suis mort!

— Armand! — Mon colonel! exclamèrent en même temps le capitaine et le hussard.

— Je meurs de froid, murmura le colonel avec un sourire navré, de froid et de sommeil.

Et comme sa tête s'inclinait sur sa poitrine, et que cette torpeur invincible qui coûta la vie à tant de nobles cours, dans cette lamentable retraite de Russie, commençait à s'emparer de lui, le colonel fit un effort, rejeta vivement la tête en arrière, et dit:

— Non, non, je ne peux pas dormir encore; il faut que je songe à ceux qui sont là-bas.

Et son regard était tourné vers l'horizon, dans la direction de la France.

— Amis, continua-t-il, en s'adressant à la fois au soldat fidèle et dévoué et au capitaine, vous me survivrez tous deux sans doute, et vous garderez mon souvenir. Eh bien, écoutez, je vous confie ma volonté dernière, je vous recommande ma femme et mon enfant.

Il tendit de nouveau la main au capitaine Felipone, et poursuivit:

— J'ai laissé là-bas, dans notre France aimée, une femme de dix-neuf ans et un enfant qui venait de naître. Bientôt peut-être, la femme sera veuve et l'enfant orphelin.

— Armand! Armand! dit le capitaine, ne parle donc point ainsi; tu vivras!

— Oh! je voudrais vivre! murmura-t-il; vivre et les revoir tous deux!

L'œil du colonel étincelait, tandis qu'il parlait ainsi d'espérance et d'ardent amour.

— Mais, reprit-il avec un triste sourire, je puis mourir aussi... et la veuve et l'orphelin ont besoin de protecteurs.

— Ah! colonel, s'écria Bastien, vous savez bien que, s'il vous arrivait malheur, votre hussard donnerait sa vie seconde à seconde, et son sang jusqu'à la dernière goutte, pour votre femme et votre enfant.

— Merci! dit le colonel, je compte sur toi.

Puis il regarda l'italien.

— Et toi, dit-il, toi, mon vieux camarade, mon ami, mon frère?

Le capitaine tressaillit, et un nuage passa sur son front. On eût dit que de lointains souvenirs venaient d'être évoqués chez lui par les dernières paroles du colonel.

— Tu viens de le dire, Armand, répondit-il; ne suis-je pas ton camarade, ton ami, ton frère?

— Eh bien, si je meurs, reprit le colonel, tu seras l'appui de ma femme, le père de mon enfant.

Une vive rougeur monta, à ces mots, au visage du capitaine; mais le colonel n'y prit garde, et il ajouta:

— Je sais que tu aimais Hélène, et tu sais bien aussi que nous la laissons libre de choisir entre nous deux. Plus heureux que toi, je fus l'élu de son cœur, et je te remercie d'avoir accepté ce sacrifice et d'être demeuré l'ami de celui qui fut ton rival.

Le capitaine avait les yeux baissés. Une pâleur mate venait de succéder à l'incarnat de son front, et si son interlocuteur eût eu tout son sang-froid et n'eût été dominé par ce mélange atroce de souffrances morales et de douleur physiques, il eût compris qu'une lutte violente s'élevait dans le cœur de l'italien, torturé par un souvenir.

— Si je meurs, acheva le colonel, tu l'épousera... Tiens...

En prononçant ce dernier mot, le colonel ouvrit son uniforme et tendit un pli cacheté à Felipone.

— Voilà mon testament, dit-il; je l'ai écrit au début de notre campagne, et agité d'un étrange pressentiment. Par ce testament, mon ami, je te laisse la moitié de ma fortune, si tu consens à épouser ma veuve.

De pâle qu'il était, le capitaine devint livide, un tressaillement nerveux s'empara de tout son corps, et il étendit vers le testament une main convulsive.

— Sois tranquille, Armand, murmura-t-il d'une voix sourde, s'il t'arrivait malheur, je t'obéirais... Mais tu vivras, ajouta-t-il, tu reverras ton Hélène, pour laquelle je n'éprouve plus désormais qu'une vive et respectueuse amitié.

— J'ai froid, répéta le colonel, avec la conviction d'un homme qui croit à sa mort prochaine.

Et sa tête s'inclina de nouveau sur sa poitrine, et le sommeil le prit avec une tenacité tyrannique.

— Laissons-le dormir quelques heures, dit le capitaine à Bastien, nous veillerons.

— Guéuse de bise! murmura Bastien avec colère, et tout en aidant l'italien à coucher le colonel en travers du brasier et à le couvrir de lambeaux de vêtements et de couvertures qu'ils possédaient encore.

Cinq minutes après, le colonel Armand de Kergaz dormait profondément.

Bastien, l'œil attaché sur lui, avec la caressante fixité du chien fidèle, alimentait sans cesse le brasier, et veillait à ce qu'aucune étincelle, aucun charbon ardent ne tombât sur son chef endormi.

Quand au capitaine, il avait la tête dans ses mains ; son regard était baissé, et mille pensées confuses s'agitaient sans doute dans son cerveau.

Cet homme, pour lequel le colonel avait une aveugle amitié, possédait tous les vices des peuples dégénérés. Avidé et vindicatif, il était souple et insinuant avec tout le monde. Soldat de fortune, il avait eu l'art de se lier dans l'armée française avec des officiers riches et titrés. Ne possédant pas une obole, il n'avait que des amis millionnaires.

Felipone était devenu capitaine bien plus par la force des choses, en un un temps où la mort faisait une ample moisson d'officiers, que par sa propre bravoure.

Il avait assisté à plusieurs batailles, mais jamais on ne l'y avait vu s'y distinguer personnellement. Peut-être n'était-ce point un lâche ; mais, à coup sûr, ce n'était pas un homme brave jusqu'à la témérité.

Felipone et le colonel Armand étaient amis depuis quinze années.

Capitaines tous deux, trois ans auparavant, ils avaient rencontré à Paris mademoiselle Hélène Durand, fille d'un fournisseur des armées, belle et charmante jeune fille dont ils s'éprirent tous les deux. Hélène avait choisi le colonel.

De ce jour, Felipone jura à son ami cette haine violente et terrible qui ne peut germer que dans un cœur méridional, haine concentrée et muette, dissimulée sous les dehors de la plus cordiale affection, mais implacable, mortelle, et qui devait éclater au premier moment favorable. Vingt fois durant la campagne, au milieu d'une mêlée, Felipone avait ajusté le colonel dans l'ombre et la fumée du combat.

Vingt fois il avait hésité, cherchant une vengeance plus complète et plus cruelle que cet assassinat.

Or, cette vengeance, l'Italien venait de la trouver enfin, et il la méditait froidement, tandis que le colonel dormait sous le regard dévoué de Bastien.

— Le fou ! pensait Felipone qui jetait de temps à autre un sombre coup d'œil à l'officier endormi, le fou ! il vient de me donner à la fois son argent, à moi qui suis pauvre, et sa femme, à moi qu'elle a repoussé... On ne saurait prononcer plus éloquemment son arrêt de mort.

Le regard du capitaine s'arrêta l'espace d'une seconde sur Bastien.

— Cet homme me gêne, se dit-il, tant pis pour lui !

Et Felipone se dressa et s'approcha de son cheval.

— Que faites-vous, capitaine ? demanda le hussard.

— Je veux vérifier les amorces de mes pistolets.

— Ah ! dit Bastien.

— Avec cette neige du diable, poursuivit tranquillement le capitaine, il ne serait pas étonnant, que les bassinets eussent pris de l'humidité, et si les Cosaques arrivaient...

Felipone mit à ces mots les mains sur les fontes, en retira un pistolet et en fit jouer négligemment la batterie.

Bastien le regardait tranquillement et sans défiance aucune

— La poudre est sèche, dit le capitaine, le silex est en bon état. Passons à un autre.

Et il prit un second pistolet, qu'il vérifia avec le même soin.

— Sais-tu, dit-il tout à coup en regardant le hussard, que j'ai une adresse merveilleuse au tir de ce arme.

— C'est bien possible, capitaine.

— A trente pas, continua tranquillement Felipone, dans un duel, je touchais mon homme au cœur, et je le tuais toujours raide.

— Ah ! murmura Bastien avec distraction, et tout entier à ses fonctions de veilleur de nuit.

— Il y a mieux, poursuivit le capitaine, j'ai fait plusieurs fois le pari de crever un œil à mon adversaire, le gauche ou le droit, et j'ai toujours fait moucho... Mais, vois-tu, ami Bastien, le plus simple est de viser au cœur, on tue raide.

Et le capitaine abaissa le canon de son pistolet.

— Que faites-vous ? s'écria vivement Bastien, qui fit un saut en arrière.

— Je vise au cœur, répondit froidement Felipone, qui ajusta le soldat en disant : Je ne veux pas te faire souffrir.

Et il fit feu en ajoutant :

— Tu me gênes, mon garçon ; tant pis pour toi !

Un éclair illumina la nuit, une détonation se fit entendre, suivie d'un cri de douleur, et le hussard tomba à la renverse.

A ce bruit, à ce cri, le colonel fut brusquement arraché à son léthargique sommeil, et il se souleva à demi, croyant avoir affaire aux Russes.

Mais Felipone, qui s'était armé du second pistolet, lui appuya soudain son genou sur la poitrine et le renversa brutalement sur le sol, où il le tint couché.

Alors le colonel, stupéfait de cette brusque agression, put voir penchée sur lui la figure grimaçante et railleuse de son ennemi, animée d'un féroce sourire, et ce sourire lui révéla, avec la rapidité de l'éclair, toute la bassesse, toute la cruelle infamie de cet homme en qui il avait cru.

— Ah ! ah ! ricana l'Italien, tu as été assez niais, colonel Armand de Kergaz, pour croire à l'amitié de l'homme à qui tu avais volé la femme qu'il aimait... et tu as été assez niais pour t'imaginer pu'il te le pardonnerait jamais ! Ah ! tu as poussé la sottise et la stupidité jusqu'à faire ton testament, suppliant ce cher ami d'épouser ta veuve et d'accepter la moitié de ta fortune ! Et puis, tu t'es endormi tranquillement avec l'espoir de te réveiller, de voir luire des jours meilleurs et de rejoindre cette femme et cet enfant, objets de ta sollicitude ardente !... Triple sot !... Eh bien, non, acheva le capitaine, tu ne les reverras pas, et tu vas te rendre pour toujours, cher ami !

Et le capitaine dirigea le canon de son pistolet vers le front d'Armand de Kergaz.

Celui-ci, dominé par l'instinct de la conservation, essaya de se débarrasser de son étreinte, de secouer ce genou qui pesait sur lui.

Mais Felipone le tint cloué à terre et lui dit :

— C'est inutile, mon colonel, il faut rester ici.

— Lâche ! murmura Armand de Kergaz, dont l'œil étincela de mépris.

— Sois tranquille, Armand, ton vœu sera accompli : j'épouserai ta veuve, je porterai ton deuil, et le monde me verra te pleurer éternellement. Je suis homme à observer les conventions.

Et le pistolet toucha le front du colonel, maintenu immobile sous le genou de l'Italien, et celui-ci fit feu avec le même sang-froid qu'il en avait mis tout à l'heure à tirer sur le hussard fidèle.

La balle brisa le crâne au colonel Armand de Kergaz, et les débris de sa cervelle rejallirent sanglants sur les mains de l'assassin.

Bastien était étendu tout auprès dans une mare de sang, et le crime de l'Italien n'avait eu d'autre témoin que Dieu.

II

Quatre ans après la scène terrible que nous venons de raconter. c'est-à-dire au mois de mai 1816, nous aurions retrouvé le capitaine Felipone colonel et l'heureux époux de madame Hélène de Kergaz.

Le colonel habitait, durant l'été, une belle terre d'apparence seigneuriale, situé en Bretagne, aux limites extrêmes du Finistère. Kerloven, c'était son nom, était une propriété de famille que feu le colonel Armand de Kergaz avait légué à sa femme.

Le château était bâti au bord de la mer, en haut d'une falaise, et du côté de la terre il dominait une jolie petite vallée bretonne couverte de bruyères roses et bordés de grands bois.

Rien n'était plus sauvage et plus pittoresque, plus isolé et plus charmant d'aspect, que ce vieux manoir féodal complètement restauré dans le goût moderne à l'intérieur, grâce à la for-

tune immense du colonel Felipone, et auquel, à l'extérieur, on avait conservé son poétique manteau de vétusté.

Un grand parc aux ormes séculaires entourait le château de l'ouest à l'est. La façade était battue en brèche par la mer, cette mer heuleuse et grise, aux grandioses colères, qui ronge éternellement les côtes bretonnes.

Une plate-forme, dont la construction remontait aux croisades, s'étendait, de ce côté, d'uné tour à l'autre.

En bas, à plusieurs centaines de pieds, grondait le vieil Océan.

Le colonel était arrivé à Kerloven vers la fin d'avril, en compagnie de sa femme, qui touchait au terme d'une grossesse, fruit premier de son nouvel hymen, et un enfant de cinq ans environ qui s'appelait Armand, comme son père, l'infortuné colonel de hussards que nous avons vu mourir assassiné par l'Italien.

Le colonel Felipone avait été fait comte par la Restauration, ce qui faisait que la veuve de M. de Kergaz, qui était gentilhomme de la vieille roche, avait conservé ainsi son titre de comtesse.

Le comte, — nous appellerons ainsi désormais l'Italien. — le comte, disons-nous, passait son temps à chasser dans les environs, et s'était lié avec tous les hobereaux d'alentour.

La comtesse vivait dans la retraite la plus absolue.

Certes, ceux qui avaient connu jadis à la cour de l'empereur Napoléon la brillante et belle Hélène de Kergaz auraient eu peine à la reconnaître dans cette femme pâle et flétrie, au regard navré, à la démarche remplie de mornes lassitudes, au sourire triste et résigné.

Quatre années plus tôt, madame de Kergaz, qui depuis plusieurs mois était en proie à une mortelle inquiétude sur le sort de son mari, avait vu entrer chez elle, un matin, le capitaine Felipone tout vêtu de noir.

Le capitaine, on le sait, avait aimé Hélène ; mais son amour n'avait eu d'autre résultat que celui d'inspirer à la jeune femme une aversion profonde pour cet homme, dont elle devinait instinctivement la nature fausse et perverse.

Bien souvent, depuis son mariage, elle avait essayé d'ouvrir les yeux à M. de Kergaz sur son amitié pour l'Italien ; malheureusement le colonel avait pour lui une aveugle affection que rien n'aurait su altérer.

À la vue du capitaine, la comtesse avait poussé un cri, devenant un malheur.

Felipone s'était approché d'elle lentement ; il avait pris ses deux mains dans les siennes, et dit, en essuyant une larme hypocrite :

— Dieu est sévère pour nous, madame : il nous a pris, à vous, votre époux ; à moi, mon ami. Pleurons ensemble...

Ce ne fut que quelques jours plus tard que la malheureuse veuve prit connaissance du testament de son mari, de ce testament où il la suppliait, l'insensé ! d'épouser celui qui devait être son meurtrier, et de donner un second père à son enfant.

Mais l'aversion de la comtesse pour Felipone était si grande, qu'elle se révolta et lui refusa sa main.

L'Italien était souple et patient : il parut s'étonner du vœu de son ami défunt ; il se déclara indigne de prendre sa place. Il sollicita l'humble faveur de demeurer le simple protecteur, l'ami dévoué de la pauvre veuve, le tuteur du jeune orphelin.

Et pendant trois années, cet homme joua si bien son rôle, il se montra si affectueux, si bon, si plein de dévouement et d'abnégation, qu'il finit par désarmer la comtesse ; elle crut s'être trompée et l'avoir mal jugé.

Puis, les revers de l'ère impériale arrivèrent.

Madame de Kergaz était de naissance entachée de roture, elle était la veuve d'un officier de l'empire, elle se trouva en butte à quelques persécutions ; plus que jamais elle comprit cet isolement terrible de la veuve qui est mère et qui se doit à son fils.

Felipone était devenu courtisan, il était bien en cour, et il pouvait beaucoup pour l'avenir de l'orphelin.

Cette dernière considération triompha en sa faveur dans l'es-

prit de la comtesse ; elle finit par céder à ses instances ; elle épousa l'Italien.

Mais, chose bizarre, elle n'eut pas plus tôt lié son existence à celle de cet homme, que l'aversion première qu'il lui avait inspirée, et qu'il était parvenu à éteindre, se ranima vivace au fond du cœur de la comtesse.

Puis, le colonel, ayant atteint son but, jugea désormais inutile de continuer son rôle de longue et patiente hypocrite. Son naturel haineux, son caractère sauvage et vindicatif reprirent insensiblement le dessus, et il parut vouloir se venger des premiers dédains d'Hélène.

Alors commença pour la pauvre femme cette vie d'isolement et de larmes qui cache ses cruels mystères sous la tyrannie conjugale. Felipone sourit à sa femme au grand jour du monde, et devint son bourreau dans l'ombre de l'intimité. Le misérable inventa des tortures sans nom pour cette noble femme qui avait cru en lui un seul jour.

Sa haine jalouse s'étendit jusqu'à l'enfant qui lui rappelait le premier époux de la comtesse, et lorsque cette dernière fut sur le point de devenir mère, l'Italien osa faire l'inutile calcul que voici :

— Si le petit Armand mourait, mon enfant hériterait d'une fortune immense... Et il est si facile qu'un enfant de quatre ans vienne à mourir !...

C'était en méditant cette pensée que le comte Felipone était arrivé à Kerloven.

La comtesse, dévorant ses larmes, vivait donc à Kerloven dans une retraite absolue, consacrant tous ses soins à son enfant, tandis que son mari menait joyeuse vie.

Un soir, — on était alors à la fin de mai, — elle avait laissé le jeune Armand jouant sur la plate-forme du manoir, et, dominée par ce besoin de prière et recueillement qu'éprouvent les âmes meurtries, elle s'était retirée dans sa chambre pour s'y agenouiller devant un grand christ d'ivoire placé au chevet de son lit.

Elle était demeurée longtemps en prières, et la nuit était venue, une nuit nébuleuse et sombre comme on en voit si souvent sur les côtes brumeuses de la vieille Armorique. Le vent de la mer soufflait avec violence, les vagues agitées grondaient au bas des falaises. La comtesse songea à son fils, et, dominée par un pressentiment sinistre, elle allait quitter sa chambre pour appeler l'enfant, lorsque son mari entra.

Felipone était en habit de chasse, botté et éperonné. Il avait passé sa journée dans les bois voisins, et il paraissait arriver à l'instant même.

À sa vue, la comtesse sentit redoubler cette vague angoisse qui lui serrait le cœur.

— Où est donc Armand ? lui dit-elle avec vivacité.

— J'allais vous le demander, répondit tranquillement le comte ; car je suis étonné de ne point le voir auprès de vous.

La comtesse tressaillit à son de cette voix hypocrite, et son serrement de cœur s'accrut encore.

— Armand ! Armand ! appela la comtesse en ouvrant la croisée qui donnait sur la plate-forme.

L'enfant ne répondit pas.

— Armand ! mon petit Armand ! répéta la mère avec angoisse.

Même silence.

Une lampe placée sur un guéridon n'éclairait qu'imparfaitement cette vaste pièce, à laquelle on avait laissé ses vieilles tentures, ses meubles de chêne noir et son cachet de vétusté. Cependant un de ses reflets tomba sur le front bruni de l'Italien, et il sembla à la comtesse qu'une pâleur livide le couvrait.

— Mon enfant ! répéta-t-elle avec anxiété, qu'avez-vous fait de mon enfant ?

— Moi ? répondit le comte avec un léger tressaillement dans la voix qui n'échappa point à la mère inquiète ; mais je ne l'ai pas vu, votre enfant, je descends de cheval à l'instant même.

En prononçant ces derniers mots, l'accent troublé de l'Italien avait retrouvé son intonation habituelle et un calme parfait.

Mais la comtesse ne s'élança pas moins au dehors, agitée des plus sinistres pensées, et appelant :

— Armand ! Armand ! où est Armand ?

III

Vingt minutes auparavant, le comte Felipone était arrivé de la chasse et avait mis pied à terre dans la cour de Kerloven.

Le domestique du château était peu nombreux et se composait d'une dizaine de serviteurs tout au plus, y compris le piqueur et les deux valets de chiens. Ces trois derniers demouraient dans la cour, occupés au chenil et aux écuries ; les autres étaient disséminés dans le château.

Le comte gravit donc le grand escalier du manoir sans rencontrer personne sur son passage, et arriva à l'entrée d'une longue galerie qui régnait tout alentour du premier étage, conduisant de droite et de gauche aux divers appartements et ouvrant par une porte vitrée sur la plate-forme.

Cette plate-forme était la promenade favorite de l'Italien. Il y venait d'ordinaire, après le déjeuner ou le dîner, fumer un cigare et jeter un regard rêveur et distrait sur la mer.

La porte vitrée était entr'ouverte ; machinalement Felipone en franchit le seuil.

Il était alors presque nuit. Un dernier rayon crépusculaire glissait à l'horizon et séparait encore les vagues extrêmes de l'Océan du dernier nuage du ciel. Le bruit de la mer se heurtant au pied de la falaise montait jusqu'à la plate-forme comme un sourd murmure.

Le comte fit trois pas et trébucha. Son pied venait de rencontrer un objet qui rendit un bruit sec à ce contact. C'était un cheval de bois avec lequel jouait l'enfant.

Felipone fit quelques pas encore, et, aux dernières et mourantes lueurs du soir, il aperçut l'enfant adossé au parapet de la plate-forme, dans un coin, et parfaitement immobile.

Armand, lassé de jouer avec son cheval de bois s'était assis un moment pour se reposer, puis le sommeil était venu, ce sommeil invincible qui s'empare brusquement de l'enfance, et il dormait profondément.

A la vue de l'enfant, le comte s'arrêta tout à coup.

Il avait chassé seul tout le jour. La solitude est mauvaise conseillère pour ceux que tourmente une pensée criminelle.

Pendant cinq ou six heures, Felipone avait chevauché sous les vertes coulées de ces vastes forêts de Bretagne où le silence est si profond, l'isolement si complet.

Il avait perdu la chasse, il avait cessé d'entendre la voix des chiens, et peu à peu, en proie à une vague rêverie, il avait laissé flotter la bride sur le cou de son cheval.

Aujourd'hui était revenue, ardente et tenace, cette pensée qui l'obsédait depuis que la comtesse était sur le point de redevenir mère.

Le petit Armand, s'était-il dit, aura un jour vingt et un ans et toute la fortune de son père lui reviendra. S'il mourait, sa mère hériterait de lui, et mon enfant à moi hériterait de sa mère.

Et, une fois encore, l'Italien avait caressé le rêve infâme de la mort de l'enfant. Or voici qu'à son retour le premier être qui s'offrait à lui c'était cet enfant, cet enfant endormi là, dans ce lieu solitaire, loin de tout le monde, à cette heure nocturne où la pensée d'un crime germe si aisément dans une âme avilie.

Le comte n'éveilla point l'enfant, mais il s'accouda sur le parapet de la plate-forme et pencha la tête.

En bas, à plus de cent toises, les vagues moutonnaient, couronnées d'une écume blanche, et ces vagues pouvaient servir de cercueil.

Felipone se retourna, et d'un regard rapide explora la plate-forme.

La plate-forme était déserte, et l'obscurité de la nuit commençait à l'envelopper.

La grande voix de la mer montait jusqu'à lui et semblait lui dire : " L'Océan ne rend point ce qu'on lui confie."

Un éclair infernal traversa l'esprit de cet homme, une tentation terrible le mordit au cœur.

— Il aurait pu se faire, murmura-t-il, que l'enfant, curieux de regarder la mer, eût escaladé le parapet qui n'a pas plus de trois pieds de hauteur ; il aurait pu se faire encore qu'il se fût assis imprudemment sur le parapet, et que, là, il se fût endormi, comme il s'est endormi au pied du parapet. Puis, en dormant, il aurait perdu l'équilibre...

Un sinistre sourire glissa sur les lèvres blêmes de l'Italien :

— Et alors, acheva-t-il, alors, mon enfant à moi n'aurait pas de frère, et je n'aurais plus à rendre des comptes de tutelle.

En prononçant ces derniers mots, le comte se pencha de nouveau vers la mer.

Les flots grondaient sourdement et semblaient lui dire : " Envoie-nous cet enfant qui te gêne, nous le garderons fidèlement et lui ferons un joli lincoln d'aigues vertes."

Puis encore il jeta un second regard autour de lui, ce regard investigateur et rapide du criminel qui craint d'être épié. Le silence, l'obscurité, la solitude lui disaient : " Nul ne te verra, nul n'attestera jamais devant un tribunal humain que tu as assassiné un pauvre enfant ! "

Et alors le comte fut pris de vertige et n'hésita plus.

Il fit un pas encore, prit dans ses bras l'enfant endormi, et lança la frêle créature par-dessus le parapet.

Deux secondes après, un bruit sourd qui monta des profondeurs de l'Océan lui apprit que la vague avait reçu et englouti sa proie.

L'enfant n'avait pas même jeté un cri en s'éveillant dans le vide.

Pendant quelques minutes, Felipone demeura immobile et saisi d'une étrange fièvre à la place même où il avait commis son forfait ; puis le misérable eut peur et voulut fuir ; puis encore le sang-froid qui caractérise les grands criminels lui revint, et il comprit qu'il se trahirait s'il fuyait. Alors, d'un pas mal assuré encore, mais déjà le front calme, il quitta la plate-forme sur la pointe du pied et se dirigea vers l'appartement de sa femme, laissant enfin résonner ses éperons et le talon de ses bottes sur les dalles de la galerie.

IV

La comtesse s'était précipitée hors de sa chambre, demandant son fils à tous les échos, et son mari l'avait suivie, manifestant à son tour une vive inquiétude, car l'enfant avait coutume de revenir à sa mère aussitôt qu'il avait joué.

Les cris de la comtesse eurent bientôt mis tout le château en rumeur. Les domestiques accoururent. Aucun n'avait vu le petit Armand depuis l'instant où sa mère l'avait laissé sur la plate-forme.

On explora le château, le jardin, le parc ; l'enfant n'était nulle part.

Deux heures s'écoulèrent au milieu de ces recherches infructueuses. La comtesse, éperdue, tordait ses mains de désespoir, et son œil ardent semblait vouloir scruter jusqu'au fond du cœur de Felipone, qu'elle regardait déjà comme le meurtrier de son fils, et deviner ainsi ce qu'il en avait fait.

Mais l'Italien jouait si bien l'affliction la plus profonde, il y avait dans sa voix et dans son geste tant de naïf désespoir et d'étonnement, que la mère, une fois de plus, crut qu'elle obéissait à cette insurmontable aversion qu'elle éprouvait pour son mari, en l'accusant de la disparition de son fils.

Tout à coup un domestique arriva tenant à la main le petit chapeau de l'enfant orné d'une plume blanche, et qui était tombé de sa tête à la rive de la plate-forme durant son sommeil.

— Ah ! le malheureux ! exclama Felipone avec un accent auquel se méprit la pauvre mère, il aura escaladé le parapet...

Mais au moment où la comtesse reculait d'épouvante à ces paroles et à la vue de cet objet qui semblait en confirmer la sinistre vérité, un homme apparut sur le seuil de la salle où se trouvaient alors les deux époux, et à la vue de cet homme, le comte Felipone recula frappé de stupeur et devint livide.

V

Le personnage qui venait d'apparaître était un homme d'environ trente-six ans, vêtu d'une longue redingote bleue ornée d'un ruban rouge, et comme en portaient alors les soldats de l'Empire mis de côté par la Restauration.

Cet homme était de haute taille, un feu sombre brillait dans son regard, éclairant d'un reflet indigné son visage pâle de courroux.

Il fit trois pas à la rencontre de Felipone, qui reculait épouventé, étendit la main vers lui, et lui cria :

— Assassin ! assassin !

— Bastien ! murmura Felipone saisi de vertige.

— Oui, répéta le hussard, car c'était lui, Bastien que tu as cru tuer raide, et qui n'est pas mort... Bastien, que les Cosaques ont trouvé gisant dans son sang, une heure après ta fuite et ton double crime, et à qui ils ont sauvé la vie... Bastien, prisonnier des Russes pendant quatre ans et qui, libre enfin, vient te demander compte du sang de son colonel, dont tes mains sont couvertes...

Et comme Felipone, foudroyé, reculait toujours devant cette apparition terrible, Bastien regarda la comtesse et lui dit :

— Cet homme, madame, ce misérable, il a tué l'enfant comme il a tué le père.

La comtesse comprit.

Alors la mère, éperdue et folle nageuse devint une tigresse en présence de l'assassin de son enfant ; elle s'élança sur lui pour le déchirer avec ses ongles, en criant :

ASSASSIN ! assassin ! l'échafaud t'attend... je te livrerai moi-même au bourreau !...

Mais alors, comme l'infâme reculait toujours, la mère poussa un cri et sentit remuer quelques chose au fond de ses entrailles...

Elle poussa un cri et s'arrêta, pâle, chancelante, brisée...

L'homme qu'elle voulait dénoncer à la vindicte des lois, l'homme qu'elle voulait traîner sur les marches de l'échafaud, ce misérable, cet infâme était le père de cet autre enfant qu'elle portait dans son sein.

VI

Vers la fin du mois d'octobre de l'année 1840, c'est-à-dire vingt-quatre ans après les événements que nous racontions tout à l'heure, un soir, à Rome, un homme, qu'à sa tournure et à son costume on devinait être Français, traversa le Tibre et gagna le *Trastevere* d'un pas lesté. Cet homme était de haute taille, il était jeune et pouvait avoir vingt-huit ans. Sa beauté mâle et hardie, son œil noir, où brillait un regard fier et doux, son large front, où déjà apparaissait ce pli précoce et profond qui n'est point une ride peut-être, mais qui trahit les soucis prématurés et les tristesses mystérieuses du penseur et de l'artiste, cet adorable mélange, en un mot, de jeunesse énergique et de mélancolie qui était en lui, attirait l'attention curieuse et pleine d'une secrète admiration des *Transtévérines*, ces femmes du peuple de Rome si connues par leur beauté et leur vertu. Le jour tombait, cependant il n'était pas encore nuit. Un dernier rayon de soleil, qui s'éteignait dans les flots du Tibre, glissait au sommet des édifices de la ville éternelle, couvrant d'un reflet de pourpre et d'or les fenêtres des palais et les vitraux des églises.

Notre personnage venait de s'enfoncer dans une rue étroite et tortueuse.

Au milieu de cette ruelle était une petite maison d'apparence coquette.

Cette maison était silencieuse et parfaitement close sur la rue. Aucun bruit, aucun mouvement ne se produisaient derrière les persiennes immobiles. On eût dit qu'elle était complètement inhabitée.

Le jeune Français s'arrêta devant la porte, et tira de sa poche une clef, au moyen de laquelle il pénétra dans la maison. Un petit vestibule en marbre blanc et rose conduisait à un escalier en coquille que le visiteur gravit lestement.

— Où donc est Fornarina ? se demanda-t-il en se dirigeant vers le premier étage de la maison. Malgré mes ordres, elle abandonne toujours sa maîtresse. J'ai là un pauvre dragon pour garder mon trésor... un trésor sans prix !

Il frappa discrètement à une petite porte ouvrant sur le palier de l'escalier.

— Entrez ! dit une voix douce à l'intérieur.

Le visiteur poussa la porte et se trouva dans un joli boudoir tendu d'une étoffe perse à fond gris-perle, meublé en bois de rose, encombré de caisses de fleurs d'où s'exhalaient de pénétrants parfums, et au fond duquel, à demi couché sur un divan à la turque, se trouvait une ravissante créature, devant laquelle le jeune homme s'arrêta, comme ébloui, bien qu'il fût loin de la voir pour la première fois.

C'était une femme d'environingt-trois ans, petite et délicate, au teint blanc et un peu pâle, aux cheveux d'un blond cendré, aux yeux bleus ; une fleur éclosée au tiède soleil du nord et transporté momentanément sous les arbres du ciel italien.

La beauté de cette femme était merveilleuse.

À la vue du Français, la jeune femme se leva et jeta un cri joie :

— Ah ! dit-elle, je vous attendais, Armand ; et il me semblait que vous tardiez aujourd'hui plus que de coutume.

— Je sors de mon atelier à l'heure même, répondit-il, et je serais accouru plus tôt auprès de vous, chère Marthe, si je n'avais reçu la visite du cardinal Stonio Landi, qui veut acquérir une Statue. Le cardinal est resté chez moi plusieurs heures... Mais, reprit l'artiste, — c'était en effet un sculpteur français, prix de Rome, — vous êtes pâle et triste plus qu'à l'ordinaire, Marthe ; vous paraissez agitée...

Elle tressaillit.

— Vous trouvez ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit-il en s'essayant auprès d'elle et lui prenant les deux mains qu'il pressa avec amour et respect. Vous souffrez de quelque terreur inconnue, ma pauvre Marthe, vous avez eu peur... il vous est arrivé quelque chose... dites, répondez-moi ?...

— Eh bien ! dit-elle avec effort, vous avez raison, Armand, j'ai eu peur... et je vous attendais avec impatience.

— Peur de quoi ?

— Ecoutez, reprit-elle avec vivacité, il faut quitter Rome... il le faut ! En vain m'avez-vous cachée en ce faubourg solitaire de la grande ville où ne se hasarde jamais l'étranger... en vain avez-vous cru que là je serais à l'abri des poursuites de mon mauvais génie... là, plus qu'ailleurs, ici, comme à Florence, il faut partir !

Une pâleur étrange s'était répandue sur le visage de la jeune femme, tandis qu'elle parlait ainsi.

— Où est Fornarina ? interrogea brusquement le sculpteur.

— Je l'ai envoyée chez vous vous chercher. Elle aura pris la grande rue et vous la petite ; vous vous serez croisés.

— Cette femme que j'ai placée auprès de vous, avec mission de ne jamais vous quitter, cher ange, est peut-être...

— Oh ! ne le croyez pas, Armand ; Fornarina mourrait plutôt que de me trahir.

Armand s'était levé et se promenait de long en large dans le boudoir, d'un pas inégal et brusque, où se révélait son émotion.

— Mais enfin, s'écria-t-il, que vous est-il arrivé ?... qu'avez-vous vu, enfant, que vous vouliez ainsi partir ?

— Je l'ai vu.

— Qui ?

— Lui !

Et Marthe s'approcha de la croisée, et, à travers les persiennes, indiqua un endroit de la rue :



Et le pistolet toucha le front du colonel, main tenu immobile sous le genou de l'Italia... page 5, col. 2.

— Là, dit-elle, hier soir à dix heures, au moment où vous veniez de partir... il était bloti dans l'angle de cette porte, il attachait un regard de feu sur la maison. On eût dit qu'il me voyait... et je n'avais pas de lumière, alors que lui-même était exposé au clair de la lune. J'ai reculé épouvantée... je crois que j'ai jeté un cri en m'évanouissant... Eh! j'ai bien souffert...

Armand s'approcha de Marthe, la fit rasseoir sur le divan, reprit ses deux mains dans la sienne et s'agenouilla devant elle :

— Marthe, dit-il, voulez-vous m'écouter? Voulez-vous avoir en moi la foi qu'on a en un père, en un vieil et sûr ami, en Dieu lui-même?

— Oh! oui, répondit-elle, parlez... protégez-moi... défendez-moi... je n'ai plus que vous en ce monde...

— Madame, reprit l'artiste, je vous ai rencontrée, il y a six mois, pleurant agenouillée, à minuit, sur les marches extérieu-

res d'une église, si désespérée et si belle en ce moment, que j'ai cru voir un ange du ciel gémissant sur la porte de l'âme terrestre commise à sa garde et que l'enfer lui aurait ravie. Vous pleuriez, Marthe, vous pleuriez, madame, et vous demandiez à Dieu qu'il vous permit de retourner à lui en vous donnant la mort. Je m'approchai de vous, je pris votre main et vous murmurai quelques mots d'espérance à l'oreille. Je ne sais si ma voix vous parut éloquente alors et si elle trouva le chemin de votre âme, mais vous vous levâtes soudain et vous vous appuyâtes sur moi comme sur un protecteur.

Vous vouliez mourir, je vous sauvai; vous parlez de désespoir, je vous répondis espérance; votre pauvre cœur était meurtri, j'essayai de le guérir.

Depuis ce jour, enfant, j'ai été, moi, le plus heureux des hommes; et peut-être avez-vous moins souffert, vous, n'est-ce pas?

— Oui, Armand, vous êtes noble et bon, murmura-t-elle, et je vous aime !

— Hélas ! répondit le Français, je suis un pauvre artiste sans nom et peut-être sans patrie, car on m'a recueilli en pleine mer, à l'âge de cinq ans, cramponné à une épave en luttant contre la mort, malgré mon jeune âge. Je n'ai d'autre fortune que mon ciseau, d'autre avenir qu'un peu de gloire à acquérir ; mais je vous ai vue, je ferai de vous ma femme dans un temps qui n'est plus éloigné, et je saurai bien vous défendre et vous faire respecter de la terre entière.

Mais, reprit le jeune homme après un moment de silence pendant lequel Marthe avait baissé les yeux, pour que je vous défende, madame, ne faut-il pas que j'aie votre secret ? Et me direz-vous, encore, comme à Vienne, comme à Florence, parlons ! parlons, ne m'interrogez pas ?

Quel est donc cet homme terrible et maudit qui vous poursuit ? Et ne me croyez-vous point assez fort, assez brave pour vous défendre ?

Marthe était pâle et tremblait de tous ses membres, les yeux baissés vers la terre.

— Voyons, continua Armand d'une voix triste et douce à la fois et pleine de caresses ; voyons, ma bien-aimée, quel que soit ce passé dont le souvenir te tourmente, crois-tu donc que mon amour en pourra être altéré ?

Marthe redressa fièrement la tête :

— Oh ! dit-elle, à moins que l'amour ne soit un crime, mon passé ne me fera point rougir. J'ai aimé ardemment, saintement, avec la crédulité de mes dix-huit ans, un homme au sourire infernal, au cœur infâme, à l'âme lâche et vile, et que j'avais cru loyal et bon. Cet homme m'a arrachée à la maison de mon père ; cet homme a été mon bourreau ; mais Dieu m'est témoin que je l'ai fui du jour où je l'ai connu.

Armand s'était de nouveau agenouillé devant la jeune femme.

— Dis-moi tout cela, murmura-t-il, dis-le-moi, et je te défendrai, je tuerai ce misérable !

— Eh bien, répondit-elle, écoutez-moi.

Et, pleine de confiance dans ce regard rempli d'amour et de fier courage dont l'enveloppait l'artiste français, elle lui dit :

— Je suis née à Blois. Mon père était un honorable négociant, ma mère appartenait à la petite noblesse de la province.

J'ai perdu ma mère à dix ans, et jusqu'à ma dix-septième année j'ai été enfermée dans un couvent à Tours. C'est en sortant du couvent que j'ai rencontré mon séducteur.

À une heure de la Marnière, c'était le nom de notre habitation, se trouvait le château de Haut-Coin ; cette belle terre appartenait au général de division comte Felpont, un officier italien naturalisé Français.

Le comte passait l'été au Haut-Coin avec sa femme et son fils, le vicomte Andréa.

Le comte était un homme dur, violent, acariâtre, qui avait dû tourmenter sa femme et être son bourreau, car la pauvre comtesse était pâle, malade et courbée sur elle-même comme une octogénaire, bien qu'elle eût cinquante ans à peine.

Lorsque j'arrivai à la Marnière, quelques difficultés de limites, à propos de bois, avaient mis mon père en relation avec comte.

Je fus présentée au château.

Le vicomte Andréa était absent. Il ne devait arriver de Paris que vers la fin du mois.

La comtesse me prit en affection, et je devins pour elle une compagne que la solitude lui rendit chère bientôt. La pauvre femme était rongée par un mal mystérieux dont le comte et elle sans doute avaient seuls le secret. Jamais les deux époux ne se trouvaient en tête-à-tête. Échangeant devant les étrangers quelques mots affectueux, ils ne s'adressaient jamais la parole lorsqu'ils étaient seuls.

Au bout d'un mois, j'étais devenue la commensale du Haut-Coin, lorsque le vicomte arriva.

Il était beau : il avait ce regard ardent et moqueur à la fois de races méridionales, tempéré par la réserve du nord ; sa lèvre souriait d'un sourire railleur, et il me parut dès les premiers jours n'avoir pour sa mère qu'une affection banale.

À partir de son arrivée, la comtesse, déjà si pâle et souffrante, devint de plus en plus faible ; et me serrant un jour la main avec une effusion indicible, elle me dit :

— Je crois que je m'en vais.

Quelques jours plus tard en effet, au milieu de la nuit, un domestique arriva du Haut-Coin à la Marnière. Il venait me chercher.

La comtesse était mourante et désirait me voir...

Je suivis le domestique et je fus accompagné par mon père. Nous arrivâmes au château vers le point du jour. C'était en automne, le ciel était gris, l'air froid. On eût dit un jour d'agonie.

Nous trouvâmes la comtesse dans son lit, l'œil brillant de fièvre, les lèvres décolorées. Un prêtre récitait à son chevet les prières des agonisants ; les serviteurs pleuraient agenouillés.

Mais nous cherchâmes en vain des yeux le comte et son fils :

— Ils sont à la chasse depuis deux jours, murmura la mourante ; et c'était chose sinistre à penser que cette femme, qui avait un fils et un époux, allait s'éteindre au milieu d'étrangers, et que la main de son enfant ne lui fermerait point les yeux...

Elle mourut à dix heures du matin, et sa dernière parole fut celle-ci : " Andréa... fils ingrat ! " Et j'entendis un vieux domestique murmurant tout bas :

— C'est M. le vicomte qui a tué sa mère.

Eh bien, le croiriez-vous, mon ami, j'aimais déjà cet homme, et il avait osé m'avouer lui-même la passion que je lui inspirais... Comment fit-il, de quelles séductions infernales m'environna-t-il pendant les trois mois qui suivirent la mort de sa mère ? Je ne sais... Mais il vint une heure où je crus en lui comme les anges croient en Dieu, une heure où il exerça sur moi un pouvoir étrange et fascinateur, et où il me dit :

— Marthe je te jure que tu seras ma femme ; mais comme jamais mon père ne consentira à notre union, car je suis riche et tu es pauvre, veux-tu fuir ? Nous irons en Italie ; là, nous nous marierons, et le temps, espérons-le, désarmera mon père.

— Et le mien ? demandai-je épouvantée.

— Le tien viendra nous rejoindre.

— Mais pourquoi ne point nous ouvrir à lui ?

Cette question parut l'embarrasser ; cependant il répondit :

— Ton père est scrupuleux jusqu'à la chevalerie ; si nous le prenons pour complice, il ne voudra jamais tromper le mien ; il ira le trouver, et notre bonheur sera à jamais compromis.

Je crus cet homme, je cédai, je le suivis.

Ce fut par une sombre nuit d'hiver, une chaise de poste nous attendait à une demi-lieue de la Marnière, et Andréa m'y porta à moitié folle d'émotion et de terreur.

J'avais laissé sur une table, dans ma chambre, une longue lettre, dans laquelle je demandais pardon à mon père et l'insultais de ma fuite.

Huit jours après, nous étions en Italie et arrivions à Milan.

Andréa commença alors à éluder toute conversation ayant trait à notre prochaine union.

Deux mois s'écoulèrent. J'avais plusieurs fois écrit à mon père ; jamais il ne m'avait répondu. J'ai su, depuis, qu'Andréa faisait intercepter mes lettres par le domestique chargé de les jeter à la poste.

Andréa, cependant, me... j'ense vis à Milan ; il avait des chevaux, des valets, de joyeux convives, et, en apparence, j'étais la plus heureuse des femmes ; mais, un jour, où je lui rappe-lais ses promesses, il me répondit avec impatience :

— Attendez donc, ma chère ; mon père est vieux, il mourra au premier jour... alors je vous épouserai.

Mais enfin ? lui dis-je, que comptez-vous donc faire, monsieur ?

— Mais... répondit-il, attendre.

— Attendre quoi ?

— La mort de mon père, dit-il froidement. Je le connais, il serait homme à me déshériter.

— Et Andréa pirouetta sur les talons, et me quitta en fredonnant une ariette.

— Ah ! mon ami, murmura Marthe avec accablement, dès ce jour, je commençai à devenir l'odieux naturel de cet homme. Pendant huit jours, je fus en proie à une sorte de fièvre ardente, mêlée de délire... j'appelai mon père, je demandai pardon à Dieu... je me trainai aux genoux d'Andréa pour le supplier de me rendre mon honneur en me conduisant aux pieds des : tols.

Andréa me répondit par des lioux communs et des phrases évanescentes.

— Lorsque je fus rétablie, j'allai me jeter aux genoux d'un prêtre, je lui avouai ma faute, je lui demandai conseil.

Le prêtre me dit :

— Allez, mon enfant, rejoignez votre père, et Dieu, qui est grand et miséricordieux, vous pardonnera et touchera peut-être le cœur de cet homme qui refuse de réparer ses torts envers vous.

— Mon père !

— Oh ! je me souvins alors combien il était indulgent et bon pour son enfant, et je regardai le conseil du ministre de Dieu comme un ordre venant d'en haut. Je voulus obéir...

— Un matin, j'annonçai mon départ à Andréa.

— Et où vas-tu ? me demanda-t-il avec indifférence.

— Je retourne en France, lui répondis-je avec fierté. Je vais rejoindre mon père...

— Ton père ? fit-il avec un tressaillement dans la voix.

— Oui lui dis-je, et peut-être qu'il me pardonnera.

— Il secoua la tête avec tristesse ;

— Ma pauvre Marthe, me dit-il, trop longtemps je t'ai caché la vérité... je n'osais point déchirer ton cœur... mais... mais... hélas ! il le faut bien, puisque décidément tu veux me quitter...

— Mon Dieu ! m'écriai-je épouvantée, qu'allez-vous donc m'apprendre ?

— Il ne répondit pas, mais il me tendit une lettre encadrée de noir et vieille d'un mois de date...

— Mon père était mort, mort de douleur... et je l'avais tué !...

— Pauvre Marthe ! murmura l'artiste en prenant dans ses mains la main blanche de la jeune femme, qui s'était prise à fondre en larmes au souvenir de son père.

Marthe essuya ses pleurs et continua :

— Mon père était mort. J'aimais encore Andréa, et je n'avais plus qu'à l'aimer en ce monde. Il redoubla pour moi de petits soins et de caresses, et je n'eus point le courage de l'abandonner.

— Pendant les premiers mois de mon deuil, il fut bon et plein de tendresse pour moi ; il me jura solennellement qu'il n'aurait jamais d'autre femme que moi, et j'eus la faiblesse de le croire.

— Mais bientôt les regards dont il m'avait entourée s'évanouirent un à un ; il me traita cavalièrement...

— Alors je voulus fuir cet homme qui me devenait odieux... Mais où fuir ? où aller ?... D'ailleurs, il exerçait sur moi une étrange et odieuse domination de maître sur l'esclave, quelque chose comme la fascination d'un reptile sur un oiseau. L'empire qu'il exerçait sur moi allait, du reste, jusqu'à la terreur, car il ne prenait plus la peine de me dissimuler sa nature perversie et ses instincts cruels.

VII

— Un soir, Andréa se prit de querelle, au théâtre, avec un jeune officier autrichien, et il se battit avec lui le lendemain.

— L'arme choisie était le pistolet.

— D'après les conditions du combat, les deux adversaires devaient marcher l'un sur l'autre et faire feu à volonté.

— L'officier tira le premier. Andréa ne fut point atteint et

continua de marcher sur lui

— Tirez donc ! lui crièrent les témoins.

— Pas encore, répondit-il.

— Et il marcha jusqu'à ce que, touchant son adversaire, il lui posât le canon de son pistolet sur la poitrine.

— L'officier attendait stoïquement, les bras croisés et le sourire aux lèvres.

— Un homme de cœur eût été touché d'une telle bravoure : le lâche n'en eut point pitié.

— En vérité, dit-il avec un cruel sourire, vous êtes à peine de mon âge, monsieur, et ce sera un grand chagrin pour votre mère d'apprendre votre mort.

— Et il fit feu et tua l'officier, qui tomba sans pousser un cri.

— Le misérable ! murmura Armand avec dégoût.

— Oh ! reprit Marthe, ce n'est point tout encore, mon ami : écoutez... Cet homme est un assassin ! un assassin et un voleur...

— Marthe s'interrompit un instant, le front couvert de rouge de la honte. Avoir aimé un tel homme était pour elle le dernier des abaissements.

— Andréa, continua-t-elle enfin, Andréa était joueur, joueur effréné. Notre maison était devenue un tripot infâme, où chaque nuit se ruinait quelque fils de famille de la noblesse milanaise.

— Andréa avait un bonheur inouï, et il gagnait depuis quelques mois des sommes folles, quand ce revirement subit de la fortune, cette longue série de défaites que les joueurs appellent la *déroute*, arriva, implacable, inexorable comme le destin.

— Une nuit, il perdit une somme énorme, plusieurs centaines de mille francs. Tous ses invités étaient partis, à l'exception d'un seul, le baron Spoletti. Le baron était son partenaire depuis minuit ; il était près de cinq heures du matin. C'était lui qui gagnait tout ce qu'Andréa perdait.

— Ils jouaient au fond d'un pavillon qui s'élevait à l'extrémité du jardin, et, placée dans un coin où me retenait mon pénible devoir de maîtresse de maison, j'assistais à cette scène poignante et honteusement terrible.

— Leur dernier enjeu était de cent mille écus.

— Le baron donna et retourna une carte.

— Le roi ! dit-il, Vicomte, j'ai gagné, vous me devez cent mille écus.

— Je les double ! murmura celui-ci d'une voix étranglée.

— Mais le baron se leva froidement.

— Mon cher, dit-il, j'ai un principe dont je me suis fait l'esclave : je ne tiens jamais deux coups sur parole. D'ailleurs, voici le jour, et je meurs de sommeil. Adieu !

— Andréa demeura un moment immobile sur son siège et son âme foudroyée ; il vit d'un œil atone le baron empocher son *et* et ses billets, puis prendre courtoisement congé de moi, en s'excusant de m'avoir fait veiller aussi tard.

— Et puis, soit qu'il obéît machinalement à l'usage, soit qu'une pensée infernale eût traversé son cerveau comme un éclair, Andréa se leva pour reconduire le baron et lui faire traverser le jardin, qui était planté de grands arbres.

— Les valets étaient couchés, nous étions seuls au pavillon, et le jardin était désert.

— J'étais peut-être aussi atterrée qu'Andréa de la perte énorme qu'il venait de faire, et, muette de stupeur, je le vis sortir du pavillon et s'éloigner en donnant le bras au baron.

— Cinq minutes après, j'entendis un cri, un seul, qui m'arriva comme un cri d'agonie ; puis le silence se fit complet et absolu ; puis encore, peu après, je vis reparaitre Andréa, tête nue, l'œil hagard, les vêtements en désordre, et son gilet blanc couvert de sang.

— Le misérable tenait un poignard d'une main, de l'autre le portefeuille du baron, qu'il venait d'assassiner avec l'arme qu'il portait toujours sur lui depuis qu'il était en Italie.

— A mon tour, je poussai un cri, un cri d'horreur et de dégoût suprême.

“ Et je m'enfuis éperdue, sans qu'il songeât à me retenir, et je m'élançai à travers le jardin.

“ En courant, je trébuchai contre le cadavre du baron, et ce contact me donna la force de poursuivre mon chemin. Comment suis-je sortie de la maison ? comment, après une course insensée à travers la ville, déserte encore, suis-je tombé mourante sur les marches de cette église où vous m'avez trouvée agenouillée ? Hélas ! je ne le sais pas. ”

— Ah ! murmura Armand le sculpteur, je comprends ton désespoir, pauvre ange adorée... Je comprends pourquoi tu voulais fuir cet homme sans cesse !

— Vous ne savez point tout encore, murmura Marthe. Cet homme nous découvrit à Florence, et me fit passer un billet ainsi conçu :

“ Reviens sur-le-champ, ou celui que tu aimes est un homme mort ! ”

— Vous comprenez pourquoi, n'est-ce pas, je vous ai fait quitter Florence, maintenant ? car cet homme vous eût assassiné... Pourquoi il faut que nous quittions Rome, car il nous a découverts de nouveau ? ”

Et Marthe se jeta dans les bras du jeune artiste, et l'enlaçant avec tendresse :

— Fuyons, dit-elle avec l'expression d'une terreur profonde et d'une ineffable tendresse ; fuyons, mon bien-aimé... fuyons l'assassin !...

— Non, dit Armand avec vivacité, nous ne partirons point mon enfant ; et si cet homme osait pénétrer ici, je le tuerais !

Marthe frissonnait comme la feuille jaunie que les vents d'automne roulent sur la poussière.

Armand tira sa montre.

— Je cours jusqu'à mon atelier, dit-il ; je serai de retour dans une heure et passerai la nuit ici, couché sur le seuil de votre chambre. Je vais chercher des armes... Marthe, ma bien-aimée, malheur au traître Andréa s'il osait franchir la porte de ta maison !

Et le sculpteur sortit et se dirigea en courant vers le Tibre.

En quittant la petite maison du Trastevere, l'artiste rencontra Fornarina.

Fornarina était une vieille servante qu'il avait placée auprès de Marthe pour la soigner et veiller sur'elle.

— Je viens de voir ta maîtresse, lui dit-il ; elle t'attend. Ferme la porte à double tour, et, quoi qu'il puisse arriver, garde-toi d'ouvrir.

— Oui, Votre Seigneurie, répondit la vieille en s'inclinant avec cette souplesse de reins particulière au peuple italien.

Mais à peine Fornarina eut-elle atteint la maisonnette ta-

pissée de vigne, qu'elle fit entendre un petit coup de sifflet yam-térieux, et, au lieu de refermer prudemment la porte d'entrée sur elle, elle la laissa secrètement entre-bâillée.

Il était nuit close alors, et la rue était déserte. Au coup de sifflet de la vieille, une ombre se dessina à l'extrémité opposée au Tibre, puis cette ombre approcha à pas discrets jusqu'à la maison, et poussa la porte entr'ouverte, appelant tout bas :

— Fornarina !

— Me voilà, Votre Seigneurie, répondit l'Italienne ; est-ce bien vous ?

— C'est moi.

— Le maître est parti, mais il va revenir.

— C'est bon, nous aurons le temps... La litière est tout près d'ici, murmura l'ombre en aparté.

Puis l'inconnu mit une bourse dans la main de Fornarina, et lui dit :

— Prends, et va-t'en.

— Dieu garde votre Seigneurie ! grommela la vieille en posant dans sa main crochue l'or de sa trahison.

Et tandis qu'elle s'enfuyait hors de la maison, l'inconnu gravit le petit escalier et frappa trois coups à la porte du boudoir de Marthe.

A ce bruit, Marthe trassaillit et sentit son sang se figer ; ce

ne pouvait être encore Armand, car il y avait loin du Trastevere à son atelier. Ce n'était pas non plus Fornarina, Fornarina entra sans frapper.

Et comme elle hésitait à répondre, la porte s'ouvrit. Un homme apparut sur le seuil. Marthe poussa un cri et recula comme si elle eût vu surgir un démon devant elle.

— C'est moi ! dit l'homme en jetant son manteau et allant à elle.

— Andréa !... balbutia-elle d'une voix éteinte.

— Parbleu ! oui, Andréa. Cela t'étonnerait-il par hasard ? Marthe reculait toujours et ne répondait pas.

— Ma chère enfant, dit froidement le vicomte Andréa, vous m'avez quitté pour une niaiserie, vous avez eu des scrupules, si ! Mais vous deviez bien penser que je ne vous laisserais point fuir impunément.

— Monsieur...

— Bon ! avez-vous pu supposer que le vicomte Andréa était un homme à se laisser jouer par une sorte de sculpteur, une manière d'artiste sans fortune et sans nom ?

Le vicomte accompagna ces mots d'un ralleur sourire.

Marthe s'était laissée tomber sur le divan, mourante d'émotion et d'effroi.

Le vicomte Andréa Felipone était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, d'une beauté singulière et presque étrange ; de taille moyenne, d'apparence frêle, il avait des muscles d'acier, et possédait une agilité et une vigueur peu communes. Blond comme une Anglaise ou une Suédoise, il avait les yeux noirs, et son regard était à la fois ardent et moqueur. Ses traits d'une régularité parfaite, eussent possédé un grand charme de séduction, sans une expression de raillerie amère qui crispait sans cesse les coins de sa bouche et courait sur ses lèvres.

La duchesse de L..., à Paris, avait dit de lui :

“ Il a la beauté d'un ange déchu.

Marthe contemplant cet homme avec l'épouvante de l'esclave évadé qui va retomber au pouvoir de son maître. Elle n'aimait plus Andréa, elle le méprisait, et cependant il exerçait encore sur elle un étrange pouvoir de fascination.

— Allons cher ange, dit-il avec une hypocrite douceur, vous savez bien que je vous aime toujours...

Il fit un pas vers elle et lui prit la main.

Marthe jeta un cri.

— Non, non ! dit-elle vivement sortez !

— Allez, la belle fille, dit-il, jetez une mante sur vos épaules et suivez-moi... le temps nous presse.

Et Andréa jeta ses deux bras autour de la jeune femme et l'enlaça vigoureusement.

— A moi ! à moi ! Armand ! Fornarina ! appela Marthe avec désespoir et cherchant à échapper à la rude étreinte du jeune homme.

Fornarina ne répondit point ; mais un pas rapide se fit entendre dans la rue, et, avec cette finesse prodigieuse d'ouïe que possèdent les personnes dont le système nerveux est surexcité, Marthe reconnut le pas de l'artiste.

Armand n'était point allé jusqu'à son atelier. En proie à un pressentiment bizarre, il était revenu sur ses pas, et, rencontrant un Transtévérin qui fumait à califourchon sur le parapet d'un pont, il lui avait acheté pour une pistole le poignard fidèle dont tout Italien de la vieille souche est toujours muni.

— Armand ! Armand ! au secours ! cria Marthe de cette voix aiguë qu'ont les femmes au moment du danger.

— Armand ne t'aura pas ! murmura Andréa.

Et il la chargea sur son épaule, comme la bête fauve fait de sa proie ; il l'emporta hors du boudoir et descendit l'escalier.

Marthe se débattait et criait.

Armand avait entendu.

Au moment où le ravisseur atteignait la porte de la petite maison, le sculpteur en touchait le seuil.

— Place ! cria Andréa.

— Arrière, bandit ! répondit Armand, qui se mit en travers de la porte et tira son poignard.

— Ah! ah! ricana le vicomte, il faut donc jouer du couteau!

Et il recula de quelques pas et laissa tomber Marthe sur un de ces sièges longs en jonc canné qui garnissent les vestibules en Italie.

Puis il tira un poignard de sa poche comme avait fait Armand, et les deux rivaux se mesurèrent un instant du regard, en présence de Marthe, à demi morte de frayeur.

Le vestibule était éclairé par une petite lampe à globe d'albâtre suspendue au plafond, et qui projetait autour d'elle assez de clarté pour que les deux jeunes hommes pussent s'examiner attentivement.

Ils se regardèrent l'espace d'une minute, silencieux et immobiles tous deux et de ce regard échangé jaillit une haine aussi violente qu'instantanée.

Les yeux de ces deux hommes s'étaient croisés comme deux lames d'épées, et ils étaient ennemis irréconciliables déjà avant de s'être porté le premier coup.

— Êtes-vous donc Andréa? demanda le sculpteur.

— Seriez-vous celui qu'on appelle Armand? interrogea le vicomte d'une voix railleuse.

— Misérable! s'écria l'artiste, qui enveloppa Andréa d'un regard de flamme; sors d'ici, misérable! sors à l'instant!

— Rend-moi cette femme, en ce cas, ricana le vicomte. Je réclame mon bien, donne-le-moi, et je sors.

— Infâme! murmura Armand, qui s'avança vers Andréa, son poignard levé.

Mais Andréa fit un bon de tigre en arrière et brandit son arme.

— Il paraît, dit-il, que nous allons jouer cette pauvre Marthe au jeu de la vie?

— Ce sera le jeu de la mort pour toi! répondit Armand.

Et il se précipita, furieux et menaçant, sur le vicomte, qui reculait toujours, mais comme recule le tigre, pour bondir avec plus de force.

En effet, il recula jusqu'au mur, et comme Armand le poursuivait toujours, son poignard à la main, Andréa s'élança sur lui à son tour et l'enlaga étroitement de son bras gauche, tandis qu'il lui portait un premier coup de la main droite. La pointe du stylet rencontra la coquille qui servait de garde à celui du sculpteur, et le coup se trouva paré.

Alors les deux adversaires se saisirent corps à corps, s'enlacèrent comme deux serpents et se frappèrent avec furie.

Marthe s'était évanouie et gisait immobile sur le sol, à quelques pas de cet horrible combat.

L'Italie fut de tout temps la patrie des drames nocturnes et des coups de stylet. On ne s'y préoccupe ni d'un assassinat ni d'un enlèvement.

Les habitants de la rue entendirent bien les cris de rage des deux combattants, mais ils jugèrent prudent de ne point se mêler de la querelle, et chaque Transtévérin demeura tranquillement chez lui en se disant:

— Il paraît que la belle Française avait deux amoureux. Les deux amoureux se battent, laissons-les faire; ceci ne regarde personne.

Jamais lutte ne fut plus acharnée et plus atroce que celle de ces deux hommes se battant au poignard et confondant leur sang, qui coulait déjà par d'horribles blessures.

Pendant quelques minutes, ils trépigèrent enlacés sur les dalles du vestibule, et se traînèrent l'un l'autre comme deux reptiles enroulant leurs anneaux hideux; puis ils s'arrêtèrent épuisés, chancelèrent et roulèrent ensemble sur le sol; mais l'un d'eux se releva, parvint à se dégager de l'étreinte de son adversaire et le frappa d'un dernier coup qui l'atteignit dans la gorge.

Le vaincu poussa un cri sourd et vomit un flot de sang; le vainqueur laissa échapper une exclamation de triomphe, et courut à Marthe évanouie, qu'il prit dans ses bras en disant:

— Elle est à moi!

Et bien qu'il perdit son sang par plusieurs blessures, il eut assez de force pour l'emporter hors de la maison.

Le vainqueur, c'était le vicomte Andréa; le vaincu, Armand, le sculpteur, qui se tordait dans les convulsions de l'agonie, tandis que son ennemi lui arrachait la femme qu'il aimait comme jamais homme, peut-être, n'avait aimé avant lui!

VIII

Il est à Paris un quartier tout nouveau, où deux populations distinctes et bien différentes l'une de l'autre, mais que souvent le hasard et peut-être une certaine similitude de goût et d'habitudes réunissent, ont planté leur tente depuis tantôt quinze ou vingt ans.

Nous voulons parler de ces rues nombreuses qui convergent en tous sens vers les buttes Montmartre, touchent, à leur point de départ, la rue Saint-Lazare, montent jusqu'au mur de ronde, et ont pris le nom collectif de quartier Breda.

En l'année 1843, les extrémités de la rue Blanche et de la rue Fontaine-Saint-Georges étaient à peine bâties, et les maisons étaient éparpillées, çà et là et presque sans bornes, auprès du mur de ronde, comme un troupeau de moutons épars au flanc d'une colline.

Entre la rue Pigalle et la rue Fontaine, à la place même où l'on a percé depuis la rue Duperré, s'élevait une grande maison où toute une colonie artistique avait établie ses pénates.

Or, dans la nuit du mardi gras au mercredi des cendres de l'année 1843, le quatrième étage de cette maison était resplendissant de lumière, et par les croisés entr'ouvertes, — car la nuit était tiède comme une nuit d'avril, bien que le mois de mars fût à peine à son début, — s'échappaient des voix bruyantes, joyeuses, et les sons d'une polka frénétique.

Un peintre de talent, à qui la fortune et la renommée étaient arrivées à la fois, et qui se nommait Paul Lorat, donnait une de ces fêtes d'atelier qui brillent par leur excentricité, et auxquelles les arts réunis apportent tout leur prestige.

Le vaste atelier du grand artiste avait été converti en salle de bal, et la terrasse, qui lui était contiguë, en jardin.

Le bal était travesti et même masqué.

Les invités se recrutaient un peu dans tous les mondes. Il y avait des artistes, des gens de lettres, des fils de famille qui se ruinaient gaiement, quelques employés des ministères, un douzième d'agent de change, un banquier célèbre, et, en somme, un échantillon de toutes les célébrités à la mode.

Les femmes appartenaient au théâtre, au monde de la galanterie.

Le costume historique était de rigueur, et aucun invité n'y avait manqué. Les dames de la cour de Louis XV dansaient avec des pages de Charles V, et la première contredanse avait vu réunis dans la même figure une reine Elisabeth d'Angleterre, un marquis de Lauzun, une Agnès Sorel et un Louis XIII.

IX

Or, tandis qu'on dansait dans l'atelier, quelques rares promeneurs demeuraient à l'écart sur la terrasse, et y bravait l'air frais de la nuit et un commencement de petite pluie pénétrante et froide.

Il était alors onze heures du soir environ; l'un d'eux s'était accoudé sur la rampe du balcon et regardait mélancoliquement à ses pieds, tandis que la valse lui envoyait par bouffées ses notes enivrantes et plaintives.

Vêtu de noir et portant un masque, cet homme, qui représentait un seigneur de la cour de Marie Stuart, était de haute taille et paraissait être jeune encore.

Le front appuyé dans ses mains, rêveur et triste comme s'il eût été à cent lieues de la fête, il murmurait tout bas:

— Ainsi va la vie! les hommes courent après le bonheur, et n'atteignent, hélas! qu'un plaisir éphémère. Dansez, fous

que vous êtes, jeunes fous qui n'avez point souffert encore, dansez et chantez... Vous ne songez point qu'à cette heure il en est qui pleurent et sont torturés.

Et l'œil du rêveur embrassa l'horizon d'un regard.

A ses pieds, le colosse de pierre et de boue, Paris, dormait de son fébrile et bruyant sommeil, enveloppé dans le brouillard.

Tout près au bas de la colline, l'Opéra couronnait son fronton d'une auréole de clarté; les boulevards étaient illuminés de guirlandes de feux gigantesques, et semblaient réunir le Paris brillant et doré de la Madeleine au Paris sombre et morne du faubourg Saint-Antoine, le Paris des riches et celui des pauvres, le Paris de l'oisiveté doré et celui de l'opiniâtre travail.

Puis, plus loin encore, à l'horizon, sur l'autre rive de la Seine, à demi noyé dans les brumes pluvieuses, l'œil du rêveur découvrit le Panthéon élevant sa coupole sombre vers la sombre coupole du ciel. A droite de ce monument, l'austère faubourg Saint-Germain, capitale découronnée depuis quinze ans, quartier d'une monarchie sans roi, abri des vieilles races en deuil. A gauche, et s'étendant jusqu'aux berges bourbeuses de la Bièvre, le misérable faubourg Saint-Marceau, qu'éclairaient à peine, çà et là, de lointains réverbères, semblables à des phares dispersés sur une mer orageuse.

"O grande ville! murmura cet homme qui embrassait du regard cet immense et sublime panorama de la reine de l'univers, n'es-tu point, à toi seule, l'emblème énigmatique du monde? Ici le plaisir qui veille, là le travail qui dort; à mes pieds les bruits du bal, à l'horizon la lampe matinale du labeur; à droite la chanson des heureux, les sourires de l'amour, les rêves d'or et les mirages sans fin de cette ivresse qu'on nomme l'espérance, à gauche les pleurs de la souffrance, les larmes du père qui n'a plus de fils, de l'enfant qui n'a plus de mère, du fiancé à qui la mort ou la séduction a pris sa fiancée.

"Là, le bruit du carrosse emmenant deux époux jeunes, heureux et beaux; plus loin, le coup de sifflet mystérieux des filous et le grincement de la fausse clef du voleur de nuit. O grande ville! tu renfermes à toi seule plus de vertu et de crimes que tout le reste du monde!

"Patrie du drame sombre et terrible, il se commet dans tes murs de ces infamies ténébreuses, de ces crimes sans nom que la loi ne saurait punir, de ces transactions honteuses que la justice humaine ne peut atteindre et châtier.

"Dans ton océan de boue, de fumée et de bruit, un œil investigateur découvrirait bien vite de ces infortunes navrantes que la bienfaisance publique est impuissante à soulager, de ces vertus sublimes qui passent ignorées, auxquelles nul n'a songé à accorder leur juste récompense.

"O Paris! continua le jeune homme, menaçant de son bras étendu la ville colossale, il ferait de grandes choses dans tes murs, l'homme qui, armé, comme d'un levier, d'une grande fortune guidé par une vaste intelligence et une volonté à toute épreuve, se ferait le redresseur de tous ces torts, le bienfaiteur de toutes ces infortunes, et récompenserait toutes ces vertus ignorées.

"Ah! si j'avais de l'or, de l'or à monceaux, je crois que je serais cet homme, moi!"

Et il poussa un de ces soupirs qui n'appartiennent qu'à ceux dont le génie se heurte aux âpres nécessités de la vie.

Il quitta l'appui du balcon et se promena un moment de long en large sur la terrasse, aussi indifférent aux bruits de la fête qu'aurait pu l'être un passant dans la rue.

"Mon Dieu! ajouta-t-il, ce serait une noble et grande mission que celle-là, une mission que je pourrais remplir, moi qui n'ai aimé au monde qu'un seul être, et qui l'ai perdu à jamais, et qui n'ai ni famille, ni nom, ni patrie!"

En parlant ainsi, le jeune homme se heurta à un autre promeneur qui était venu respirer sur la terrasse et s'y soustraire, comme le premier, à la brûlante atmosphère du bal.

Comme lui, il était masqué; seulement, au lieu du sombre costume écossais, il portait le pourpoint rouge, les chausses bleu du ciel et la fraise de don Juan.

— Parbleu! monsieur, dit-il à l'écossais, d'un ton railleur et léger, vous êtes sombre d'attitude comme votre costume.

— Vous trouvez? demanda le rêveur, qui tressaillit au son de cette voix, qu'il lui semblait avoir entendu déjà quelque part.

— Vous vous adressez, je crois, un discours bien pathétique et bien intéressant, si j'en juge par quelques mots qui vous sont échappés, continua le don Juan, raillant toujours.

— Peut-être...

— Ne disiez-vous pas tout à l'heure: "Oh! si j'avais de l'or, je serais cet homme-là!" Et vous regardiez Paris en parlant ainsi, n'est-il pas vrai?

— Oui, répondit l'écossais; et je me disais qu'il y avait là, dans ce Paris immense qui dort sous nos pieds, une grande et noble mission à remplir pour celui qui aurait beaucoup d'or...

— Ma foi, monsieur, dit le don Juan, je suis peut-être l'homme qu'il faudrait... moi.

— Vous?

— Mon vieux père, qui ne peut tarder à rejoindre nos ancêtres, ce qui est dans l'ordre, me laissera bien quatre ou cinq cent mille livres de rente.

— A vous?

— A moi.

— Eh bien, dit l'écossais, regardez: voyez-vous ce géant qui s'allonge et déroule ses anneaux immenses aux deux bords de ce grand fleuve, cette Babylone moderne dix fois plus grande que la Babylone antique? Là, le crime coudoie la vertu; l'éclat de rire croise le cri de deuil dans l'air; la chanson d'amour, les pleurs du désespoir; le forçat marche sur le même trottoir que le martyr. Ne croyez-vous pas qu'un homme intelligent et riche y puisse jouer un grand rôle?

— En effet, répondit le don Juan d'une voix railleuse et mordante qu'on eût dit sortie de l'enfer.

— Et comme si le vrai don Juan, le don Juan de Marana des poètes, cet homme sans cœur, ce bandit qui foulaît tout aux pieds, ce héros du scepticisme chanté par lord Byron, et l'impie, eût fait passer son âme maudite et damnée toute entière dans l'âme de celui qui lui avait emprunté son costume:

— En effet, reprit-il, il y a là de grandes choses à faire, mon maître, et Satan, qui, sous la forme du diable boiteux, soulevait le couvercle de Madrid et en montrait l'intérieur à son élève pour prix de sa délivrance, Satan n'en saurait pas plus long que moi là-dessus. Voyez-vous cette ville immense? oh bien, il y a là pour l'homme qui a de l'or, tout ce qu'il faut, des hommes à vendre et à acheter, des filous à enrégimenter, des mansardes où le cuivre du travail entre sous à sou à convertir en boudoirs somptueux avec l'or de la paresse. Voilà comment je comprends cette mission dont vous parliez.

— Infamie! murmura l'écossais.

— Allons donc! mon cher, il n'y a d'infamie que la négligence. D'ailleurs, en parlant ainsi, ne suis-je pas dans mon rôle? Par l'enfer! ne suis-je pas don Juan?

Et riant toujours de ce rire où semblait s'incarner le souffre et le génie du mal, le nouveau don Juan ôta son masque. L'écossais jeta un cri et recula d'un pas.

— Andréa! murmura-t-il.

— Tiens, fit le vicomte, c'était lui; vous me connaissez, vous?

— Peut-être, répondit l'écossais qui avait reconquis tout son calme.

— Eh bien, en ce cas, bas le masque, ô l'homme vertueux! pour que je sache à qui j'ai développé mes théories.

— Monsieur, dit froidement l'écossais, si vous le voulez bien, j'attendrai pour cela l'heure du souper.

— Et pourquoi cela?

— J'ai fait une gageure, dit-il laconiquement.

Et il rentra brusquement dans le bal.

— C'est drôle, murmura Andréa, il me semble que j'ai déjà entendu cette voix.

— A table ! à table ! criait-on en même temps de toutes parts.

Le souper était servi.

Déjà une partie des invités s'étaient éclipsés ; la nuit s'avancait, et il ne restait plus pour le souper qu'une trentaine de personnes.

Or se mit à table gaiement, et tous les masques tombèrent, tous, à l'exception de celui que portait l'homme vêtu en seigneur écossais de la cour de Marie Stuart.

Au lieu de s'asseoir, il demeura debout derrière sa chaise.

— Bas le masque ! lui cria une femme d'une voix joyeuse.

— Pas encore, si vous le voulez bien, madame, répondit-il.

— Comment ! vous soupez avec votre masque ?

— Je ne soupe pas.

— Eh bien, vous boirez.

— Pas davantage.

— Mon Dieu ! murmura-t-on à la ronde, quelle voix sépulcrale !

— Mesdames, reprit l'Écossais, j'ai fait un pari.

— Voyons le pari ?

— J'ai parié de n'ôter mon masque qu'après avoir raconté une histoire triste à des gens aussi gais que vous.

— Diable ! une histoire triste... c'est grave ! hasarda une jolie actrice de vaudeville vêtue en page.

— Une histoire d'amour, madame.

— Oh ! si c'est une histoire d'amour, s'écria une comtesse à paniers, c'est différent. Toutes les histoires d'amour sont drôles.

En sa qualité de femme du règne de Louis XV, la comtesse, on le voit, ne prenait point l'amour au sérieux.

— La mienne est triste pourtant, madame.

— Eh bien contez-là.

— Mais elle est courte, reprit l'homme masqué.

— L'histoire ! l'histoire ! demanda-t-on à grands cris.

— Voici, dit le narrateur, c'est la mienne. Il y a des gens qui aiment plusieurs femmes ; moi, je n'en ai aimé qu'une. Je l'ai aimée saintement, ardemment, sans lui demander qui elle était ni d'où elle venait.

— Ah ! interrompit le page, c'était donc une inconnue ?

— Je la trouvai une nuit pleurant sur les marches d'une église. Elle avait été abandonnée par un misérable, un assassin, un voleur.

La voix du narrateur était stridente, comme celle du don Juan naguère, et le vicomte Andréa tressaillit.

— Eh bien, continua l'Écossais, cet homme qu'elle méprisait et qu'elle avait fui avec horreur, il voulut me la reprendre un jour ; il s'introduisit chez elle comme un bandit, et il allait l'emporter dans ses bras lorsque j'y arrivai...

— Lui et moi nous n'avions d'autre arme qu'un poignard... Cette femme était le prix de la victoire... Nous nous battîmes au poignard, près d'elle évanouie.

— Que se passa-t-il entre nous ? Combien dura cette horrible lutte ? Je ne l'ai jamais su... Cet homme fut vainqueur. Il me renversa d'un dernier coup, et l'on me trouva seul, deux heures après baignant dans une mare de sang.

— Mon meurtrier avait disparu, et la femme que j'aimais avec lui.

Le narrateur s'interrompit et regarda le vicomte Felipone. Andréa était pâle et la sueur perlait à son front.

— Or, poursuivit l'homme masqué, pendant trois mois je fus entre la vie et la mort. La vie et la jeunesse l'emportèrent enfin, je fus sauvé ; je me rétablis, et alors je voulus retrouver celle que j'aimais et son infâme ravisseur...

— Je la retrouvai seule, et je la retrouvai mourante, abandonnée de nouveau par le traître, dans une méchante auberge de la haute Italie, et elle expira dans mes bras en pardonnant à son bourreau...

L'homme masqué s'arrêta encore et prommena un regard sur les convives. Les convives l'écoutaient en silence, et le rire avait fui de leurs lèvres.

— Eh bien, se leva-t-il, cet homme, ce voleur, cet assassin, ce bourreau d'une femme, je l'ai retrouvé, ce soir, il y a une heure... et je tiens enfin ma vengeance !... Je l'ai retrouvé, cet infâme, et il est ici... parmi vous !

L'homme masqué éterdit le nain vers le vicomte, et ajouta :

— Le voilà !

Et comme Andréa bondissait sur son siège, le masque du narrateur tomba :

— Armand le sculpteur ! murmura-t-on.

— Andréa ! exclama-t-il d'une voix tonnante, Andréa ! me reconnais-tu ?

Mais au même instant, et comme les convives demeuraient pétrifiés de ce brusque et terrible dénouement, la porte s'ouvrit et un homme vêtu de noir entra.

Cet homme, comme le vint servir qui vint surprendre don Juan au milieu d'une orgie et lui annoncer la mort de son père, cet homme marcha droit à Andréa, sans même regarder les convives, et il lui dit :

— Monsieur le vicomte Andréa, votre père, le général comte Felipone, qui est gravement malade depuis quelque temps, se sent plus mal aujourd'hui, et il voudrait vous voir à son lit de mort, consolation que n'a pas eue madame votre mère à son agonie.

Andréa se leva, et, profitant du tumulte qu'excitait une pareille nouvelle, il sortit ; mais au même instant, l'homme qui lui avait annoncé l'agonie de son père, cet homme regarda Armand qui s'élançait pour retenir Andréa, et il poussa un cri :

— Ciel ! dit-il, l'image vivante de mon colonel ?

Une heure plus tôt, une scène d'un autre genre, mais non moins poignante, se déroulait sur les hauteurs du faubourg Saint-Honoré ;

A l'extrémité de la rue des Ecuries d'Artois, se trouvait un vaste hôtel silencieux et morne comme une demeure inhabitée.

Un grand jardin touffu s'étendait sur les derrières ; une cour moussue et triste précédait le corps de logis principal.

Dans cet hôtel, à cette heure avancée de la nuit, au premier étage, et dans une vaste salle meublée dans le goût de l'empire, un vicillard se mourait presque seul, comme il vivait seul et abandonné depuis longtemps.

Un autre vieillard, mais vert et fort, celui-là, se tenait au chevet du lit et préparait une potion au malade.

— Bastien, murmurait le mourant d'une voix faible, je vais mourir !... Es-tu assez vengé ?... Au lieu de me traîner à l'échafaud comme tu le pouvais, tu as préféré t'asseoir auprès de moi sans cesse, comme le vivant remord de mes crimes ; tu t'es fait mon intendant, toi qui me méprisais ; tu m'appelais monseigneur, et je sentais à toute heure dans ta voix l'amère ironie du démon... Ah ! Bastien ! Bastien ! es-tu assez vengé ?... suis-tu assez puni ?

— Pas encore, mon maître, répondit Bastien le hussard, qui, depuis trente années, torturait son meurtier dans l'ombre et lui disait sans cesse : " Ah ! misérable, si tu n'avais point épousé la veuve de mon colonel !... "

— Que te faut-il de plus, Bastien ? Tu le vois, je vais mourir... et mourir seul.

— C'est là ma vengeance, Felipone, dit l'intendant d'une voix sourde. Il faut que tu meures comme est morte ta victime, ta femme... sans recevoir les derniers adieux de ton fils.

— Mon fils ! murmura le vieillard, qui, par un violent effort, se dressa sur son séant, mon fils !

— Ah ! ricana Bastien, il chasse de race, ton fils. Il est égoïste et sans cœur comme toi, il séduit les filles honnêtes, il triche au jeu, assassine les gens avec qui il se bat en duel, et Paris tout entier le cite comme un modèle de corruption éhontée... Cependant, c'est ton fils... et tu serais soulagé n'est-ce pas ? si tu pouvais placer ta main détrempée dans la sienne.

— Mon fils ! répéta le mourant avec un élan de tendresse paternelle.

— Eh bien, non, dit Bastien, tu ne le verra pas, ton fils

n'est point dans l'hôtel... ton fils est au bal, et moi seul sais à quel bal, et je n'irai point le chercher.

— Bastien!... Bastien!... supplia Felipone en sanglotant; Bastien, seras-tu donc implacable?

— Ecoute, Felipone, répondit gravement l'ancien hussard, tu as assassiné mon colonel, son fils et sa femme, est-ce trop pour trois vies?

Felipone poussa un gémissement.

— J'ai tué Armand de Kergaz, murmura-t-il, j'ai fait mourir de douleur sa veuve devenue ma femme; mais, quant à son fils...

Infâme! exclama Bastien, nieras-tu l'avoir jeté à la mer?

— Non, dit Felipone, mais il n'est pas mort...

Cet aveu fit jeter un cri à Bastien, cri suprême où se mêlèrent l'étonnement, la stupeur, une joie immense.

— Comment! s'écria-t-il l'enfant n'est pas mort?

— Non, murmura Felipone. Il a été sauvé par des pêcheurs conduit en Angleterre, puis élevé en France... Je sais tout cela depuis huit jours.

— Mais où est-il? et comment le sais-tu?

La voix du malade était sifflante, entrecoupée, et le râle de l'agonie approchait.

— Parle, parle! s'écria Bastien d'un ton impérieux.

— La dernière fois que je suis sorti, reprit Felipone, un embarras de voitures ayant arrêté un moment mon coupé à l'entrée de la chaussée d'Antin, je mis la tête à la portière et jetai un regard distrait aux passants; je vis alors un homme qui marchait lentement et dont l'aspect m'arracha un cri de stupeur. Cet homme, qui pouvait avoir trente ans, c'était la vivante image d'Armand de Kergaz.

— Après? après? demanda Bastien haletant.

— Après?... J'ai fait suivre cet homme... j'ai appris qu'il se nommait Armand qu'il était artiste, ignorait sa naissance et ne se souvenait que d'une chose, c'est que des pêcheurs l'avaient recueilli dans leur barque au moment où il se noyait.

Bastien se dressa à ces derniers mots de toute sa hauteur devant le moribond.

— Eh bien, dit-il, si tu veux voir ton fils une dernière fois, misérable, si tu ne veux pas que, preuves en main et par un procès scandaleux, je déshonore ta mémoire, il faut que tu restitues sur-le-champ cette fortune dont tu jouis et que tu as volée. Il faut que, par un écrit authentique, signé de ta main, tu avoues que la fortune dont tu jouis tu l'as volée, et que l'homme dépourvu vit encore; car il faudra bien que je le retrouve, moi!

— C'est inutile, murmura le vieillard; je n'ai hérité des biens du colonel de Kergaz que par la mort supposée de l'enfant; mais l'enfant n'a qu'à reparaitre pour que la loi le remette en possession.

— C'est juste, murmura Bastien; mais comment constater que c'est lui?

Le mourant étendit la main vers un coffret placé sur un guéridon.

— En père, dit-il, pris de remords, j'ai écrit l'histoire de mon crime, et je l'ai jointe à tous les papiers qui peuvent faire reconnaître l'enfant.

Bastien prit le coffret et le porta au vieillard, qui l'ouvrit d'une main tremblante, et en retira une liasse de papiers qu'il parcourut rapidement des yeux.

C'est bien, dit-il, je retrouverai l'enfant.

Puis il ajouta d'une voix émue:

— Je te pardonne... et tu verras ton fils une dernière fois.

Et Bastien s'élança hors de la chambre où le vieillard allait bientôt rendre le dernier soupir, et, se jetant dans une voiture qui attendait tout attelée en bas du perron, il cria au cocher:

— Barrière Pigallo, et ventre à terre!

Le mourant, resté seul, et en qui ne survivait plus déjà qu'un désir ardent et unique, "voir son fils!" se cramponna à la vie avec acharnement, et il attendit, luttant contre l'agonie, le retour de Bastien. Une heure s'écoula, une porte s'ouvrit, et comme si Dieu eût voulu infliger un dernier et terrible châtiement à cet homme, son fils apparut en costume de bal masqué dans cette salle où la mort apparaissait déjà dans un coin.

— Ah! murmura Felipone, dont cette apparition hâtait la dernière heure, c'en est trop!

Et il fit un brusque mouvement, se retourna la face vers la ruelle et mourut avant que son fils fût arrivé jusqu'à lui.

Andréa lui prit la main et la souleva, la main retomba inerte sur la courtine blanche du lit. Il appuya la sienne sur le cœur du malade, le cœur avait cessé de battre.

— Il est mort! dit-il froidement et sans qu'une larme vint mouiller ses yeux; c'est dommage, en vérité, que la pairie ait cessé d'être héréditaire...

Tel fut l'oraison funèbre du comte.

Mais une voix tremblante se fit entendre sur le seuil de la porte; Andréa se retourna brusquement et recula d'un pas.

Deux hommes franchissaient la porte de la salle: l'un était Bastien, l'autre Armand le sculpteur.

— La pairie n'est plus héréditaire, disait Bastien, mais le bain attend les fils de pair comme toi, misérable!

Et cet homme qui, pendant trente années, avait courbé le front devant Andréa, cet homme se redressa; et montrant au fils dénaturé le cadavre du père d'abord, la porte ensuite, et enfin l'artiste qui était demeuré sur le seuil:

— Monsieur le vicomte Andréa, dit-il, votre père avait assassiné le premier époux de votre mère, puis jeté à la mer votre frère aîné. Ce frère, poursuivit Bastien, ce frère n'est pas mort... le voilà!

Et il montrait alors Armand à Andrea, qui reculait foudroyé.

— Ce frère, acheva-t-il, votre père repentant, à sa dernière heure: lui a rendu cette fortune qu'il avait volée et qui devait vous échoir. Vous êtes ici chez M. le comte Armand de Kergaz et non chez vous... Sortez!...

Et comme Andréa, frappé de stupour, reculait et regardait Armand avec épouvante, celui-ci fit un pas vers lui. Le saisit brusquement par la main, le conduisit vers une croisée de laquelle on apercevait Paris tout entier, comme on l'apercevait aussi de cette terrasse où les deux frères s'étaient rencontrés une heure plus tôt, et, ouvrant cette croisée, il étendit la main:

— Regarde, dit-il, le voilà, ce Paris où tu voulais être le génie du mal avec ton immense fortune; moi, j'y serai le génie du bien! Et maintenant, sors d'ici, car j'oublierai peut-être que nous avons eu la même mère, pour ne me souvenir que tu as assassiné... Sors!

Armand parlait en maître, et pour la première fois, peut-être, Andréa se sentait dominé et tremblant, et il obéit. Il sortit lentement, comme un tigre blessé qui se retire à reculons et menaçant encore, et puis, du seuil de la porte, promenant à son tour un regard par la croisée entr'ouverte sur Paris, que commençait à baigner les premières clartés de l'aube, il s'écria, comme s'il eût jeté un terrible et suprême défi à Armand:

— A nous deux, donc, frère vertueux! nous verrons qui l'emportera entre nous, du philanthrope ou du bandit, de l'enfer ou du ciel... Paris sera notre champ de bataille!

Et il sortit la tête haute, un rire infernal aux lèvres, abandonnant, comme l'impie don Juan, sans verser une larme, la maison qui n'était plus à lui, et où son père venait de rendre le dernier soupir.

L'HERITAGE MYSTÉRIEUX

I

SIR WILLIAMS

Décembre déployait ses ailes ternes et bruneuses sur l'immense cité qui s'allonge aux deux rives de la Seine.

Une pluie fine, pénétrante et glacée, s'échappait du brouillard qui couvrait Paris et mouillait lentement le pavé des rues. Les réverbères n'éclairaient qu'à demi les carrefours et les ruelles sombres des quartiers populeux. C'était la nuit ; — une nuit de nuit d'hiver remplie de solitude et de tristesse, et par laquelle les passants se sauvaient, ainsi que des spectres attardés sur la terre, et qui, voyant le jour approcher, regagnent en hâte leur cercueil.

Paris semblait désert, à cette heure de minuit qui retentissait lugubrement dans l'espace, sonnée au clocher de toutes les églises ; les halles elles-mêmes, ce grand foyer du mouvement et de la vie populaire, dormaient quelques instants en attendant les lourds chariots des marchands.

La dernière voiture de bal était rentrée, le premier camion ne roulait point encore. Un silence de mort pesait sur les deux rives du fleuve et permettait d'entendre à de grandes distances le pas sonore et régulier des patrouilles faisant leur ronde, ou le hurlement d'un chien de garde déchainé dans la cour des vieilles maisons du Marais. Sur le quai Saint Paul, non loin de la caserne des Célestins, un homme enveloppé dans son manteau cheminait lentement, peu soucieux du froid et de la pluie, et paraissait absorbé dans une profonde et tenace méditation. Parfois cet homme s'arrêtait et regardait alternativement le fleuve boueux roulant avec un bruit sourd entre ses deux rives de pierres, et ce paté de vieilles maisons qui bordent le quai et restent là comme un vestige dernier, un débris chancelant, mais encore debout, du Paris de Charles VI et de Louis XI.

Puis son regard s'étendait et allait embrasser la noire silhouette des tours Notre-Dame, se détachant en vigueur sur le ciel sombre et montant vers la nue avec leur couronne de brume.

Alors il reprenait sa marche et semblait se parler à lui-même.

Il atteignit ainsi au pont de Damiette, sur lequel il s'engagea et qu'il traversa rapidement ; puis en touchant le quai de l'île Saint-Louis, il leva la tête et explora d'un coup d'œil le faite des toits environnants.

Derrière l'hôtel Lambert, au sixième étage d'une maison de la rue Saint-Louis, une lumière brillait au chassis d'une mansarde. Pourtant la maison était d'une modeste apparence, et paraissait habitée, sinon par des ouvriers, au moins par de paisibles petits bourgeois, qui, dans un quartier aussi retiré que l'île Saint-Louis, n'avaient point coutume de prolonger leurs veillées aussi tard.

Cette lumière, du reste, était placée au bord de la fenêtre tout près du chassis, et elle était évidemment un signal, car le promeneur nocturne, après l'avoir examinée un moment avec attention, murmura :

— C'est bien, Colar est chez lui, il m'attend.

Et il approcha deux doigts de ses lèvres et les posa en forme de sifflet, et envoya à travers l'espace le mystérieux avertissement des voleurs de nuit et des filous à la fenêtre de la mansarde.

Presque aussitôt après, la lumière s'éteignit, et il ne fut plus possible désormais de distinguer des autres croisées du sixième étage celle où elle était apparue.

Dix minutes après, un coup de sifflet pareil au sien, mais moins fortement accentué, ne fit entendre à une faible distance sur les derrières de l'hôtel Lambert, et bientôt un pas régulier et rapide retentit dans l'éloignement et s'approcha peu à peu ; puis une forme humaine se dessina à cent pas de l'inconnu, et le même coup de sifflet résonna une seconde fois.

— Colar ! dit l'inconnu en se levant et allant à la rencontre du nouveau venu.

— Me voilà, Votre Seigneurie, répondit ce dernier à voix basse.

— C'est bien, Colar, tu es fidèle au rendez-vous, reprit le promeneur du quai des Célestins.

— Sans doute, Votre Seigneurie ; mais pas de noms propres, s'il vous plaît. La rousse a de bonnes oreilles et une excellente mémoire, et votre ami Colar est allé au bain, où on lui a conservé une chambre d'ami ; pour le cas où il lui arriverait d'y retourner.

— C'est juste ; mais nous sommes seuls, les quais sont déserts.

— N'importe ! si Votre Seigneurie veut causer, elle ferait bien de descendre tout au bord de la rivière, par ce petit escalier. Nous irons nous asseoir sous le pont et nous causerons en anglais, — une bien belle langue, ma foi ! et que les gens de la rue de Jérusalem ne parlent guère.

— Soit ! répondit l'inconnu, qui suivit celui qu'il avait appelé Colar, lequel lui montra le chemin.

Ils s'établirent sous le tablier du pont, s'assirent sur une pierre jetée en travers du chemin de halage, et alors Colar reprit la parole.

— D'abord, dit-il, nous sommes très bien ici, et nous nous moquons de la pluie. Il fait un peu froid ; mais, bah ! quand il s'agit d'affaires... Et puis, nous aurons bientôt conclu, j'imagine.

— C'est probable, dit l'inconnu.

— Quand Votre Seigneurie est-elle arrivée de Londres ?

— Ce soir, à huit heures, et, tu le vois, je n'ai pas perdu de temps... j'ai été exact.

— Je reconnais là mon ancien capitaine, murmura Colar avec une nuance respectueuse dans la voix.

— Voyons, reprit l'inconnu, qu'as-tu fait ici depuis trois semaines ?

— J'ai réuni une troupe fort convenable.

— Très bien.

— Mais, voyez-vous, poursuivit Colar, les Parisiens ne valent pas les Anglais pour notre métier ; et Lion que j'ai choisi ce qu'il y avait de mieux, il nous faudra quelques mois pour dresser tout à fait ces drôles. D'ailleurs, Votre Seigneurie en jugera et verra leurs *binettes*.

— Quand ?

— Mais sur-le-champ, si vous voulez.

— Leur as-tu donné rendez-vous ?

— Oui. Il y a mieux ; je vais conduire Votre Seigneurie en un lieu où elle pourra les voir entrer l'un après l'autre sans être vue elle-même.

— Allons, dit celui à qui Colar donnait alternativement le titre de capitaine et l'aristocratique qualification de Seigneurie.

— Mais, objecta Colar avec une certaine hésitation, si nous n'allions pas nous entendre ?

— Nous nous entendrons.

— Heu ! heu ! murmura Colar, voici que j'attrape la cinquantaine, Votre Seigneurie, et je songe à mes vieux jours.

— C'est fort juste, mais je serai plus que raisonnable. Voyons combien te faut-il pour toi ?

— Mais il me semble, dit Colar, que vingt-cinq mille francs par an et une prime d'un dixième par chaque affaire...

— Soit, va pour les vingt-cinq mille francs.

— A présent, il y a les traitements de mes hommes.

— An ! dit le capitaine, je connais tes mérites, mais il faut voir tes hommes à l'œuvre pour les tarifier sagement.

— C'est vrai, murmura Colar, convaincu de la justesse de l'argument.

— Eh bien, en route, et quand je les aurai vus, nous causerons. Combien sont-ils ?

— Dix. Est-ce suffisant ?

— Pour le moment, oui ; nous verrons plus tard.

Colar et le capitaine quittèrent le lieu où ils venaient d'échanger ces quelques mots et remontèrent sur le quai, qu'ils longèrent jusqu'au pont qui réunit l'île Saint-Louis à la Cité.

Là, ils prirent les derrières de l'église Notre-Dame, passèrent le second bras de la Seine au-dessus de l'Hôtel-Dieu, et se trouvèrent à la lisière du quartier Latin.

Colar s'engagea alors, servant de guide au capitaine, dans un labyrinthe de petites rues tortueuses, et ne s'arrêta qu'à l'entrée de la rue Serpente.

— C'est ici, mon capitaine, dit-il.

Le capitaine leva la tête et aperçut une vieille maison à deux étages seulement, et dont les contrevents disjoints étaient fermés et ne laissaient échapper aucune clarté. On eût dit une demeure inhabitée.

Colar mit une clef dans la serrure de la porte bâtarde, pouvrit, et pénétra le premier dans une allée étroite et sombre où le capitaine le suivit,

— Voici les bureaux de l'agence, murmura-t-il en riant, à mi-voix, après avoir prudemment refermé la porte.

Il tira un briquet phosphorique de sa poche et alluma un rat-de-cave pour éclairer le chemin.

Au bout de l'allée, le capitaine aperçut les premières marches d'un escalier usé, auquel une corde grasseuse servait de rampe.

Colars'y engagea et gagna le premier étage de la maison. Là, il poussa une seconde porte et dit au capitaine :

— Voici un endroit d'où Votre Seigneurie verra sans être vue, et pourra estimer le savoir-faire de mes hommes au juger, comme on dit.

En effet, laissant le capitaine seul et dans l'obscurité un moment, Colar passa avec son rat-de-cave dans une pièce voi-

sine ouvrant sur le carré, et tout aussitôt son compagnon vit jaillir un jet lumineux devant lui, et reconnu un trou percé dans la cloison.

Grâce à ce trou, il pourrait voir et entendre sans qu'on soupçonnât sa présence, tout ce qui se ferait ou se dirait dans la pièce où Colar venait d'entrer.

Il commença donc par jeter un coup d'œil sur l'aménagement, qui était celui d'un petit salon de bourgeois dont le revenu vario de deux à trois mille francs : canapé couleur acajou en vieux velours d'Utrecht, rideaux de damas rouge, pendule à colonnes, escortée, sur la cheminée, de deux vases de fleurs sous globe, console au-dessous d'une glace à trumeau, et carreau ciré avec soin.

— Voici, dit Colar, qui revint auprès du capitaine, le logement de mon sous-lieutenant, qui, pour tout le quartier, est un bon retentir retiré des affaires et vivant avec sa femme comme le tourtereau avec sa tourterelle.

— Ah ! dit le capitaine, il est marié ?

— A peu près.

— Et... sa femme ?

— Madame Coquelet, dit Colar gravement, est une femme de mérite ; elle joue, au choix, les dames de charité, les comtesses du faubourg Saint-Germain et les princesses polonaises. Dans la rue Serpente, elle passe pour un modèle de piété et de vertu conjugale.

— Très bien, dit le capitaine, où est ce Coquelet ?

— Vous allez le voir, répondit Colar, qui, du bout de sa canne à nœuds dont il était muni, heurta le plafond de trois coups régulièrement espacés.

— Au même instant, un bruit se fit à l'étage supérieur, et peu après des pas résonnèrent dans l'escalier. Le capitaine vit alors apparaître, un bougeoir à la main, un homme de cinquante ans environ, chauve, maigre, l'œil cave et le front déprimé. Il était vêtu d'une vieille robe de chambre à ramages verts et chaussé de pantoufles en lisière.

A première vue, M. Coquelet était un honnête épicier retiré, achevant une paisible vieillesse entre les plaisirs de la table d'hôte, le dimanche, et le confort du pot-au-feu et de la salade de ménage dans la semaine. Il avait un sourire triomphant et naïf. Mais l'œil exercé du capitaine n'eut aucune peine à démêler sous cette bonhomie apparente un caractère hardi et résolu, des instincts féroces, une sorte d'hercule qui se faisait pardonner sa calvitie par ses bras et une poitrine velue, et sa maigreur par une vigueur musculaire peu commune. Certes, cet homme, comparé à Colar et au capitaine, était aussi *un* semblable à eux qu'ils l'étaient eux-mêmes l'un à l'autre. Colar était un homme de trente-cinq à quarante ans, grand, mince portant une barbe et des moustaches noires, et ayant la tournure d'un sous-officier en costume de ville.

Aux yeux d'une femme vulgaire, Colar aurait pu résumer le type idéal de l'homme beau, pour ne pas dire bellâtre.

Colar avait servi, et il conservait la désinvolture militaire en dépit de sa nouvelle profession, qui était un peu mystérieuse peut-être et non autorisée par les lois qui régissent nos sociétés modernes, mais qui n'en a pas fait moins de fervents adeptes et de dévoués sectaires.

Le capitaine, au contraire, était un jeune homme homme de vingt-huit ans à peine, et qui ne paraissait pas en avoir vingt-quatre, tant il était blond et imberbe.

De taille moyenne, mince, délicat en apparence, il n'avait de réellement viril que l'ardent regard qui jaillissait de ses yeux noirs, contraste étrange avec ses cheveux d'un blond cendré.

On l'appelait à Londres, d'où il arrivait et où il avait laissé une mystérieuse et terrible renommée, le capitaine Williams ; mais, peut-être, n'était-ce point là son vrai nom.

Maître Coquelet salua le capitaine et regarda Colar d'un air interrogateur.

— C'est le maître, dit brièvement l'ancien soldat.

Coquelet examina alors le capitaine avec une respectueuse



— Piacco! cria Andréa. — Arrrière, bandit! répondit Armand.

attention, et murmura tout bas :

— Bien jeune...

— A Londres, lui souffla Colar à l'oreille, on ne s'en est jamais aperçu. C'est un homme, va !

Puis Colar ajouta :

— Nos lapins vont venir d'ici à quelques minutes ; je leur ai donné rendez-vous à tous de une heure à deux du matin, et j'entends sonner une heure. Tu les recevras, Coquelet.

— Et vous, mon lieutenant ? demanda le faux épicier retiré.

— Moi, je vais causer avec Sa Seigneurie et lui monter nos hommes par ce judas, avec un bout de biographie. C'est le plus simple pour aller vite en besogne.

— Suffit ! dit Coquelet, je comprends.

Un petit coup sec et significatif fut frappé en ce moment à la porte d'entrée à la maison.

— Bon ! dit Coquelet en voici un.

Et il descendit son bougeoir à la main, laissant Colar et le capitaine, qui s'enfermèrent dans la petite pièce contiguë au salon de M. Coquelet, et soufflèrent leur rat-de-cave.

Deux minutes après, le faux épicier remonta en compagnie d'un jeune homme mince, fluet, aux cheveux crépus, et mis avec une élégance qui sentait son boulevard des Italiens.

— Ceci dit Colar à voix basse, tandis que le capitaine collait son œil au trou percé dans le mur, ceci est un *aristo*, Votre Seigneurie, un jeune homme de bien bonne famille, qui s'il n'avait eu quelques démêlés avec *la rousse*, qui l'a envoyé prendre les bains de mer à Rochefort, serait entré dans la magistrature ou la diplomatie. On l'appelle de son vrai nom *le chevalier d'Ornit*, mais il s'est prudemment débaptisé, et les dames de la rue Breda, qui l'idolâtrèrent l'on surnommé Bistoquet.

"Bistoquet est un garçon d'esprit, il a de petits talents très suffisants. Personne, mieux que lui, ne fait le tiroir au lansquenet, et, au besoin, il joue du couteau très proprement. Il ouvrirait une serrure Fichet avec une paille, et passerait par le trou d'une aiguille, tant il est mince.

— Peuh ! fit dédaigneusement le capitaine, il faudra voir.

Après le chevalier Bistoquet arrivèrent successivement une sorte de géar à grande barbe rousse du nom de Mourax, un héros de la suite Montesquiou, et un petit homme sec et maigre, plein de vigueur, et dont les yeux verts brillaient comme ceux d'un chat.

— Voilà Oreste et Pylade, dit Colar. Mourax et Nicolo sont amis depuis vingt ans ; ils ont porté les mêmes breloques à Toulon pendant dix ans, et ils sont devenus associés en sortant du bague. Mourax court les barrières, le dimanche, habillé en hercule, et Nicolo en pierrot ou en paillassé. Votre Seigneurie pourra utiliser leurs moments perdus.

— J'aime mieux ceux-là ! dit laconiquement le capitaine.

Après les deux artistes en plein vent arriva un grand jeune homme aux cheveux rouges et vêtu d'une blouse bleue. Il avait les mains noires d'un forgeron.

— C'est le serrurier de la troupe, dit Colar.

— Bien ! répondit Williams.

Au serrurier succéda un petit monsieur un peu gras, un peu chauve, décentement vêtu de noir des pieds à la tête et portant une cravate blanche et des lunettes bleues. Il avait sous le bras un grand portefeuille en chagrin noir, et son nez, un peu rouge, témoignait de son culte fervent pour la dive bouteille.

— Ça, murmura Colar à l'oreille du capitaine, c'est un clerc de notaire infortuné, que des revers ont conduit à quitter son étude pour un méchant cabinet d'affaires situé rue Mondétour, un quartier perdu. M. Nivardet a une assez belle écriture, et il fait le faux dans la perfection, imitant toutes les mains, depuis l'anglaise jusqu'à la ronde bâtarde. Un amour de plume, quoi !

— Nous verrons, dit Williams d'un ton bref.

Au notaire succédèrent tour à tour les quatre dernières recrues de Colar, dont les types insignifiants n'apparaîtront dans la suite de cette histoire qu'à titre de comparses de ce vaste drame que nous allons dérouler sous les yeux du lecteur.

Quand l'inspection fut terminée, Colar se tourna vers le capitaine :

— Votre Seigneurie désire-t-elle se montrer, enfin ?

— Non ! dit Williams.

— Comment ! fit Colar étonné ; Votre Seigneurie n'est-elle pas satisfaite ?

— Oui et non ; mais, dans tous les cas, je désire demeurer inconnu et n'avoir affaire à ma bande que par ton intermédiaire.

— Comme il vous plaira, répondit Colar,

— Nous causerons demain, ajouta Williams, et nous verrons ce qu'il peut y avoir à faire de tous ces braves gens

En prononçant ces mots à voix basse, le capitaine quitta sur la pointe du pied son poste d'observation, et se dirigea doucement vers la porte entr'ouverte sur l'étroit palier de l'escalier.

— Demain, dit-il, à la même heure, au même endroit, Bonsoir !

Et le capitaine Williams disparut dans les ténèbres de l'escalier et gagna la rue, laissant Colar rejoindre les hommes qu'il avait embauchés.

De la rue Serpente, Williams déboucha dans la rue Saint-Anré-des-Arts, la remonta jusqu'à la place de ce nom, et ensuite se dirigea vers les quais. Là, il passa la Seine, traversa la cité et arriva sur la place de Châtelet.

En ce moment, une voiture à deux chevaux débouchait par la rue Saint-Denis, et le cocher criait "garo" au capitaine, qu'un sentiment de curiosité vague avait poussé à s'approcher. Le piéton et l'équipage se croisèrent sous un reverbère. Williams s'effaça, mais il jeta un coup d'œil dans la voiture dont les glaces étaient baissées, et à la lueur du reverbère, il

aperçut un homme dont la vue lui arracha un cri étouffé, "Armand," murmura-t-il. Mais la voiture passa au grand trot, emportant l'homme que Williams avait appelé Armand, et qui, sans doute, n'eut le temps ni de remarquer le piéton ni d'entendre son exclamation étouffée,

Un moment immobile, le capitaine Williams regarda l'équipage s'éloigner dans la direction des quais ; puis, croisant les bras, il murmura lentement et avec l'accent de la haine :

— Ah ! nous voilà donc enfin en présence. frère, toi l'idiot incarnation de la vertu, moi le génie du vice et la personnification du mal ! Tu cours sans doute soulager quelque infortune avec l'or que tu as volé ? Eh bien ! à nous deux ; car me voici de retour, et j'ai soif d'or et de vengeance !

Le lendemain, le capitaine Williams fut exact au rendez-vous qu'il avait donné à Colar, sous l'arche du pont, et fit attendre son coup de sifflet mystérieux.

Colar l'attendait, et se leva vivement au bruit de ses pas, puis il courut à sa rencontre :

— Capitaine, murmura-t-il, je crois que j'ai trouvé une fameuse piste.

Et, l'entraînant sous l'arche, il ajouta :

— Il s'agit de douze millions.

II

AMOUR

Deux jours après l'entrevue du capitaine Williams, l'ancien chef de pick-pockets et de Colar, qui avait servi à Londres sous ses ordres tandis que ce dernier lui montrait par le judas de la maison Coquelet les divers membres de la future association, une voiture de maître s'arrêtait au Marais devant un vieil hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine. Nous l'avons dit, une pluie fine faisait reluire les pavés : les rues étaient désertes.

L'hôtel devant lequel s'arrêta la voiture était une antique construction du règne de Henri IV, cette époque brillante du Marais. Bâti entre cour et jardin, il avait sur la rue une grande porte à deux battants de chêne lourdement ferrés, et dont le cintre était orné d'un écusson écartelé et supporté par deux sphinx.

La taille usée de cet écusson ne permettait plus d'en distinguer parfaitement les couleurs ; mais, au-dessous, le temps avait respecté une inscription annonçant que cet hôtel avait été bâti sous le règne du roi Charles VIII, restauré en 1530 et en 1603, et qu'il avait été la demeure de la noble maison de Kergaz-Kergarez, race bretonne venue à la cour de France à la suite de la duchesse Anne de Bretagne, devenue reine.

La voiture qui s'arrêta devant cet hôtel, entra peu après dans la cour, les deux battants de la porte s'étant ouverts au coup de cloche d'un valet de pied, et un homme d'environ trente-cinq ans en descendit.

En même temps, une lumière brilla en haut du perron, et un vieillard descendit à la rencontre du jeune homme.

C'était bien un vieillard, de première vue, si l'on en jugeait par ses cheveux, ses moustaches et ses favoris blancs : mais à sa démarche ferme et droite, à son regard plein d'énergie on devinait en lui toute la force, toute l'ardeur virile de l'âge à peine mûr. Peut-être avait-il soixante-cinq ans : mais, à coup sûr, il était plus robuste qu'un homme de cinquante.

Il alla d'un pas rapide à la rencontre du jeune homme, et lui dit vivement :

— Je commençais à être inquiet, maître ; vous ne rentrez jamais aussi tard.

— Mor pauvre Bastien, répondit Armand de Kergaz, car c'était lui, quand on veut remplir la mission que je me suis imposée, le temps est une monnaie courante qu'il faut pouvoir dépenser sans hésitation et sans remords.

Et le jeune homme s'appuya sur les bras de Bastien et entra avec lui dans l'hôtel. Armand habitait la rue Culture-Sainte-Catherine depuis qu'il avait été mis en possession de

son immense fortune. La solitude, l'éloignement de ce quartier lui plaisaient et lui permettait en même temps d'être à portée des classes laborieuses et pauvres, parmi lesquelles il répandait ses bienfaits et ses aumônes mystérieuses.

Bastien le condit à son cabinet de travail.

— Maître, lui dit-il, vous allez vous coucher, je présume?...

— Pas encore, mon bon Bastien, j'ai quelques lettres à écrire, répondit Armand en s'asseyant devant son bureau, mon œuvre avant tout.

— Maître, maître murmura le vieillard avec un accent tout paternel, vous vous tuerez à ce jeu-là.

— Dieu est bon, répondit Armand, et je t'assure qu'il me conservera fort et robuste longtemps.

En ce moment on frappa doucement à la porte.

— Entrez, dit le jeune homme, surpris d'une visite à cette heure indue.

Un inconnu, qu'on pouvait prendre à la mise pour un commissionnaire du coin de rue, se montra sur le seuil, introduit par un valet de chambre.

— Monsieur le comte de Kergaz ? demanda-t-il.

— C'est moi, répondit Armand.

Le commissionnaire salua d'un air gauche, et tendit à Armand une lettre dont celui-ci brisa aussitôt le cachet. L'écriture lui en était inconnue ; il courut à la signature et lut un nom.

KERMOR

Pas plus que l'écriture, ce nom n'éveilla le moindre souvenir chez Armand.

— Lisons ! se dit-il.

Et il lut ;

« Monsieur le comte,

« Vous êtes un grand et généreux cœur. Vous consacrez une fortune immense à faire le bien, et c'est un homme dont la conscience est bourrelée de remords, et qui sent approcher l'heure suprême qui s'adresse à vous. Les médecins me donnent six heures à vivre ; accourez, j'ai une noble et sainte mission à vous confier. Vous seul pouvez la remplir. »

Armand regarda le commissionnaire avec attention, et lui dit :

— Comment vous nommez-vous ?

Colar, répondit-il. Je demeure dans l'hôtel de M. Kermor et le suisse m'a chargé de vous apporter cette lettre.

Et Colar prit un air naïf qui lui seyait à ravir et dissimulait parfaitement le lieutenant du capitaine Williams.

— Où demeure la personne qui vous envoie ?

— Rue Saint-Louis-en l'Île, répondit Colar.

— Les chevaux, ordonna Armand.

Vingt minutes après, la voiture du comte de Kergaz franchissait la porte cochère d'un vieil hôtel dont la construction remontait aux premières années du règne de Louis XIV, et qui avait dû être bâti par un fermier des gabelles. Cet hôtel avait l'aspect lugubre et morne des demeures abandonnées ; l'herbe poussait verte et drue entre les pavés de la cour, et comme l'aube commençait blanchir la cime des toits, Armand put remarquer des croisées hermétiquement closes du premier et du second étage, derrière lesquelles n'apparaissait aucune lumière.

Un vieux valet sans livrée, et dont le costume était aussi délabré que l'extérieur de l'hôtel, avait ouvert la porte cochère et dit à Armand ;

— Monsieur le comte veut-il avoir la bonté de me suivre ?

— Allez ! dit Armand.

Le valet, armé d'un flambeau, fit gravir au visiteur, les huit marches vermoulues d'un perron à deux rampes, et l'introduisit dans un vaste vestibule d'apparence aussi sombre que les dehors de l'hôtel ; puis il lui fit traverser plusieurs salles aux meubles d'un autre âge, disposés en enfilade, selon la mode

d'autrefois, et il se leva enfin une portière qui donna passage à un jot de clarté.

Armand se trouva alors dans une chambre à coucher style rococo. Un lit à colonettes dorées, avec un baldaquin d'où s'échappaient les plis d'une étoffe de soie à grands ramage et passée de nuance était au milieu, le chevet adossé au mur, et dans ce lit, M. de Kergaz aperçut un petit vieillard sec, maigre, au front janni, dépourvu de cheveux, et dont les yeux brillaient d'un feu étrange.

Il salua Armand de la main et lui montra un siège au chevet de son lit.

Puis il fit un signe au valet introducteur, qui se retira discrètement et ferma la porte derrière lui.

Armand regardait si réellement cet homme, dont l'œil étincelait, était si près de la mort.

— Monsieur, dit le vieillard, qui devina les réflexions de son visiteur, j'ai l'apparence d'un homme qui est loin encore de sa fin prochaine. Il n'en est rien, cependant ; mon médecin, qui est un habile homme, m'a annoncé qu'un vaisseau se rompraît dans ma poitrine à huit heures du matin environ, et qu'à neuf j'aurais cessé de vivre.

— Monsieur, dit Armand, la médecine se trompe...

— Oh ! dit le vieillard, mon médecin est un homme inflexible. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit, monsieur.

Armand continuait à regarder le vieillard.

— Monsieur, poursuivit-il, je suis le baron Kermor de Kermarouët, et je vais mourir le dernier de ma race, aux yeux du monde du moins ; car, moi, j'ai le pressentiment secret qu'un être de mon sang, homme ou femme, existe en ce monde. Je ne laisse derrière moi ni parents, ni amis, et nul ne me pleurera, car il y a vingt ans que je n'ai pas franchi le seuil de mon hôtel. A mon heure dernière, monsieur, je me suis tenu en songeant que personne, si ce n'est ce vieux valet que vous avez vu et qui est mon unique compagnon depuis quinze années, que personne, dis-je, ne me fermerait les yeux, et que ma fortune s'en irait à l'État, faute d'héritiers. Or, monsieur, reprit le vieillard après s'être arrêté un moment pour reprendre haleine, car sa voix était souvent entrecoupée par une toux sèche et sifflante, j'ai une fortune immense, presque incalculable, et l'origine de cette fortune est aussi bizarre que le châtiment, que Dieu m'a infligé pour la faute de ma vie, est terrible.

Armand écoutait avec un étonnement croissant.

« Ecoutez, poursuivit M. de Kermarouët, j'ai l'apparence d'un vieillard septuagénaire, et j'ai à peine cinquante-trois ans.

« En 1824, j'étais un petit sous-lieutenant de hussards, comme un gentilhomme breton que j'étais et n'ayant d'autre avenir que mon épée.

« Mon régiment, qui était le deuxième hussards, était cantonné à Barcelone.

« Moi j'allais passer à Paris un congé de six mois, et je m'étais mis en route en compagnie de deux autres officiers comme moi en congé.

« Nous voyagions à cheval, à petites journées, couchant tantôt dans une ville, tantôt dans une bourgade ou un village, quelquefois dans une auberge isolée sur le bord de la route.

« A trente-deux kilomètres de Toulouse, et presque au pied des Pyrénées, la nuit nous surprit à la porte d'une méchante hôtellerie, au milieu d'un site sauvage et presque désolé.

« Mais, chose peu ordinaire pour elle, l'auberge devait avoir ce soir-là nombreuse clientèle. Deux femmes, accompagnées d'un muletier espagnol, étaient arrivées une heure avant nous, et s'étaient décidées à passer la nuit dans l'auberge.

« De ces deux femmes, l'une était vieille et ridée, l'autre était une belle jeune fille de vingt ans. Elles revenaient d'un petit vallon des Pyrénées, sur la frontière espagnole, où les médecins avaient envoyé la vieille dame prendre les eaux ;

« Notre uniforme leur avait inspiré cette admiration qu'ont les femmes pour l'uniforme du soldat. Bref je plus à la jeune et un mois après, elle devint ma femme, pendant quelques mois

notre bonheur fut complet, mais éclata la guerre d'Espagne, je fus obligé de rejoindre mon régiment, et une fois la guerre finie, je revins en France, là, entraîné dans le tourbillon des plaisirs et des fêtes, j'oubliai complètement ma pauvre Thérèse c'était le nom de ma femme. Puis le jours s'écoulaient, les mois, le souvenir de la femme que j'avais abandonnée commençait à s'effacer.

Lorsque m'arriva cette fortune si mense et inattendue que je possède et que je ne sais à qui léguer.

— J'étais à Madrid, et j'avais été logé chez un vieux juif qui faisait le commerce des cuirs de Cordoue. Ce juif, d'origine française, avait quitté Rennes en 1789.

— Lorsque je vins habiter sa maison, où m'amenait un bilet de garnison, il était malade et au plus mal. Deux jours plus tard il était à l'agonie, et, dans le milieu de la nuit, je fus éveillé en sursaut par son unique servante qui appelait secours, car il avait un accès de délire effrayant.

— Je descendis chez lui à demi vêtu et lui prodiguai mes soins, à ma vue, il parut se remettre un peu et reprendre quelque force; sa présence d'esprit lui revint, et, me remerciant, il me demanda mon nom.

— Kermor de Kermarouët, lui répondis-je.

— Kermarouët ! s'écria-t-il d'une voix étrange, vous vous nommez Kermarouët ?

— Oui.

— Une plume ! une plume ! me demanda-t-il en joignant ses mains d'un air suppliant et m'indiquant un vieux secrétaire, où, en effet, je trouvai une plume, du papier et de l'encre, que je mis devant lui, sans trop savoir ce qu'il voulait faire.

— D'une main tremblante le vieillard écrivit ces deux lignes :

— J'institue M. Kermor de Kermarouët mon légataire universel.

— Et il signa.

— Dix minutes après, il était mort.

— Je retrouvai dans les papiers du juif l'explication de sa conduite. Mon grand-père, le baron de Kermarouët, partant pour l'émigration, lui avait confié, à titre de dépôt deux cent mille livres. La Terreur avait contraint le juif, qui passait à Rennes pour avoir des intelligences avec les royalistes, à s'expatrier.

— Il était veu en Espagne, avait fait du commerce, et avec l'argent de mon grand-père il avait fait une fortune immense. Mon aïeul lui avait confié deux cent mille francs, il me rendait douze millions.

— Vous comprenez quelle révolution étrange cette fortune amenait dans ma vie, et quelle n'eût point été mon ivresse, car j'avais alors trente ans, si un remords n'eût pesé sur moi de tout le poids de la fatalité !

— Quitter l'Espagne et accourir à Paris, décidé à bouleverser le monde pour y retrouver Thérèse, ce fut mon premier soin, mais là m'attendait le châtement...

— A peine arrivé, à peine installé dans ce vieil hôtel où nous sommes, et que je venais de racheter, car il avait appartenu à ma famille, je fus pris d'un malétrange et terrible, quime coucha dans ce lit où vous me voyez, et que je n'ai pas quitté depuis vingt ans.

— Dieu me punissait enfin.

— Pendant plusieurs années, en proie à cet horrible mal qu'on nomme le ramollissement de la moelle épinière, je n'ai eu d'autre but, d'autre désir ardent que ma guérison ; j'ai appelé à mon aide les lumières de la science, les princes de l'art, tout a été inutile.

— Aujourd'hui, enfin, à l'heure suprême, mes yeux se sont tournés vers le passé, et je me suis demandé si ma pauvre femme que j'ai délaissée ne serait pas de ce monde encore... si, par hasard, je ne serais pas père. Comprenez-vous, maintenant ?

— Oui, murmura Armand.

— Eh bien ! acheva le moribond, j'ai appris que vous-même, monsieur, vous consacriez une grande fortune et votre noble intelligence à accomplir dans Paris la plus sainte, la plus

élevée des missions : faire le bien, empêcher le mal. Vous avez vos agents, vous punissez et récompensez ; vous découvrez les infortunes les plus cachées, et les turpitudes les plus mystérieuses. J'ai pensé que vous pourriez peut-être retrouver celle à qui je lègue cette fortune que je vais abandonner.

Mais, monsieur, observa Armand, si honorable pour moi que soit votre confiance, puis-je savoir si jamais...

— Vous vous efforcerez, monsieur...

— Et si ma femme est morte ; si, en dépit de vos pressentiments, elle n'a point d'enfant ?

— Eh bien, en ce cas, vous serez mon légataire universel.

— Monsieur...

— On n'est jamais trop riche, monsieur, dit le baron de Kermarouët, pour accomplir l'œuvre que vous vous êtes imposée, vous consacrez ma fortune à soulager les misères, à punir les forfaits qui s'abritent dans cet océan de bien et de mal qu'on nomme Paris.

Et comme Armand faisait un dernier geste d'étonnement et de refus, le baron étendit la main vers la pendule de la cheminée :

— Tenez, dit-il, l'heure marche et le temps ne nous appartient pas. Je serai mort dans trois heures. Regardez ce coffret qui est là, sur ce guéridon ; la clef en est suspendue à mon cou. Vous prendrez cette clef quand j'aurai rendu le dernier soupir et vous trouverez dans le coffret deux testaments portant deux dates différentes. Le premier vous institue mon légataire universel ; le second est en faveur de Thérèse ou de son enfant, si elle a un enfant. Vous trouverez joint à ce dernier testament le médaillon qu'elle m'avait donné avant mon départ pour rejoindre l'armée. Ce médaillon renferme des cheveux et un portrait de femme, le portrait de sa mère, c'est le seul indice que j'aie à vous laisser.

La voix du mourant s'éteignait par degrés, l'heure approchait,

— J'ai demandé un prêtre pour six heures, murmura-t-il.

En ce moment, la clef de la porte cochère se fit entendre c'était le prêtre qui arrivait.

Armand se tint à l'écart pendant que le baron Kermor de Kermarouët se confessait et que l'homme de Dieu le réconciliait avec le ciel ; puis il s'agenouilla au pied du lit, et récita avec le prêtre les prières des agonisants.

Deux heures après, la prédiction du médecin s'était accomplie. M. de Kermarouët était mort.

Un commissaire de police fut appelé sur-le-champ et posa partout les scellés ; puis Armand se retira, emportant les deux testaments, et il ne resta au chevet du mort que le commissaire qui avait porté à M. de Kergaz la lettre de M. de Kermarouët.

Quand il fut seul, Colar se prit à rire.

— Pauvre vieux ! dit-il en regardant le cadavre, tu es mort bien tranquillement et ne te défiant de personne ; je suis entré chez toi comme un pauvre diable et tu m'as logé, sans présumer que je ne demandais à habiter une mansarde dans ton hôtel que pour savoir le parti qu'on peut tirer d'un homme riche et sans héritiers.

— Pauvre vieux ! va ! répéta le bandit avec un accent étrange.

— Et maintenant, voilà ce bon M. de Kergaz, un homme de bien, s'il vous plaît, qui va se mettre en mouvement pour trouver des héritiers. Sois donc tranquille, le capitaine Williams est un fameux homme, et nous trouverons Thérèse avant lui.

— A nous les millions !

Et Colar se reprit à rire devant ce cadavre, chaud encore.

Quant à M. de Kermarouët, il était bien mort, et il ne se dressa point sur son séant pour chasser cet impie qui ricanaît au pied de son lit de mort...

E: Armand de Kergaz était parti !



Baccarat s'élança vers le poignard, s'en saisit et le brandit avec fureur.

III

CERISE ET BACCARAT

A l'angle du boulevard et de la rue du Faubourg-du-Temple au cinquième étage et auprès de la croisée d'une mansarde donnant sur la cour, par une journée de soleil du mois de janvier, c'est-à-dire environ quinze jours après l'entrevue du capitaine Williams et de Colar, une jeune fille travaillait avec ardeur devant une table surchargée des objets et des petits outils nécessaires à la confection de fleurs artificielles.

Elle pouvait avoir seize ans; elle était grande, svelte, blanche comme un lis, avec des cheveux noirs et des lèvres dont le rouge ardent lui avait fait donner le surnom de Cerise

dans l'atelier de fleuriste où elle avait fait son apprentissage, Cerise avait entr'ouvert sa fenêtre pour laisser entrer un chaud rayon de soleil.

Et, tout en travaillant, la brune fille chantait avec insouciance cette romance, si fort à la mode alors d'Alfred de Musset, notée par Monpou, et qui commence ainsi :

Avez-vous vu dans Barcelone
Une Andalouse au teint bruni...

Au moment où elle arrivait au dernier couplet, les jolies mains de la jeune fille aidaient à lier la tige d'une pivoine, qu'elle laissa tomber sur la table avec insouciance :

— Là ! dit-elle avec un petit soupir de mutine satisfaction, encore dix minutes, et, en revenant, je jeterai un petit coup d'œil par la porte de l'atelier de M. Gros.

— Un joli sourire se dessina sur les lèvres rouges de Cerise et elle ajouta :

Enfin, voilà donc dimanche venu ! S'il fait demain un temps pareil à celui-ci, je vais être la plus heureuse des femmes. Mon prétendu m'emmènera dîner avec sa mère aux *Vendanges de Bourgoque*, à Belleville.

Et Cerise, après avoir souri, se prit à soupirer un peu et se remit à sa besogne.

— Pauvre Léon ! murmura-t-elle, comme il voudrait être déjà revenu de son pays, où il ira chercher ses papiers et vendre son petit lopin de terre ! Ah ! si M. Gros ne lui avait pas promis de le nommer contremaître le mois prochain, il serait déjà parti...

Cerise jeta un regard moitié triste et moitié souriant à une cage appendue auprès de la fenêtre, et dans laquelle voltigeait une mésange.

— Vous aurez bientôt un joli petit maître, ma belle chanteuse, dit-elle, et nous serons deux à renouveler les moutons et le chènevis de votre mangeoire, dans deux mois. Comme c'est long deux mois, quand on s'aime !...

Et Cerise soupira de nouveau.

Un pas léger résonna alors dans l'escalier, et une voix non moins fraîche, quoique plus sonore que celle de Cerise, se fit entendre, disant ce complot de *Loreutes*, la première œuvre musicale de Nadaud :

Dans un quadrille à part,
Voyez le grad Chicard
Avec grâce étalant
Un pantalon qui dimanche était blanc.

— Et nous sommes au samedi, réfléchit Cerise, qui se leva à demi de sa chaise et ajouta : Bon ! voilà Baccarat. Ah ça ! qu'a-t-elle donc à venir me voir si souvent, la grande sœur, depuis tantôt quinze jours, elle qui n'aime pas à se déranger ?

La porte s'ouvrit ; une femme entra.

Certes celui qui se fût trouvé là par hasard aurait jeté un cri d'étonnement à la vue des deux femmes qui se trouvèrent alors en présence, tant elles se ressemblaient, malgré la diversité de couleur.

Cerise était brune et blanche, et elle avait les yeux noirs pleins de gaieté et de mutinerie ;

Baccarat était blanche et blonde, et malgré sa chevelure cendrée, elle avait également les yeux noirs et les lèvres rouges de sa sœur Cerise.

Les traits du visage, contour et profil, étaient les mêmes.

Cependant, en les regardant de plus près et en dépit de cette ressemblance de famille, on remarquait tout de suite en elles de notables différences dans l'âge, les mœurs, les habitudes, les manières.

Cerise avait seize ans ; elle était frêle, mince ; ses petits doigts, un peu rouges, portaient à leur extrémité les marques du travail, et ses ongles qu'elle s'efforçait de soigner, étaient cependant mal taillés.

Baccarat avait vingt-deux ; sa taille avait acquis une rondeur élégante, et demi-embourgeoisée, et ses mains, blanches comme un lis, avaient la transparence de la cire vierge, et laissaient entrevoir de belles veines bleues sous leur peau diaphane. Ses ongles, durs et polis, terminaient des doigts irréprochables, où l'œil le plus exercé n'aurait certes pas pu découvrir une seule piqûre d'aiguille.

Cerise avait des mains d'ouvrière ; Baccarat avait des mains de duchesse.

L'œil noir de Cerise était tantôt pétillant de joie mutine et tantôt rempli d'une vague et douce mélancolie.

Baccarat avait ce regard ardent, fier et presque méchant de la femme qui sait forte et s'est fait une arme de sa beauté : quelquefois ses yeux brillaient d'un feu sombre.

Cerise était charmante dans sa petite robe de laine brune à

manches formées sur le poignet par un simple bouton de nacre, et sur lesquelles se rabattaient des manchottes d'une irréprochable blancheur ; elle avait au cou une guimpe qu'elle avait festonnée elle-même, et sur la guimpe un foulard de six francs, qui lui seyait mieux qu'un collier de perles fines...

Baccarat avait une robe noire antique ; elle drapait sa taille élégante dans un cachemire de l'Inde, et portait un bracelet de prix à son bras nu, qui disparaissait à demi dans un manchon de martre de Sibérie.

Cerise était belle et sage, et voulait un mari.

Baccarat avait fui, un soir, il y avait six ans, la maison paternelle, — un pauvre logis d'ouvrier, — du sixième étage où son père était graveur sur cuivre et gagnait péniblement la vie de sa famille, et la douleur qu'il avait éprouvée de la fuite de son enfant avait hâté chez lui le dénouement fatal d'une maladie de cœur dont il était atteint depuis longtemps.

A son lit de mort, Baccarat était revenue, et le père avait pardonné en expirant.

Mais, le père mort, la lionne reprit son genre de vie.

Restée seule au monde avec sa sœur coupable, Cerise, on devait s'y attendre ne pouvait que succomber. Dieu la protégea, cependant, et lui mit au cœur la fierté de son père et son amour du travail.

Tandis que Baccarat roulait voiture, Cerise louait cette petite chambre où nous venons de la voir, y transportait une partie du pauvre ménage de ses parents, et continuait à gagner deux francs par jour à l'aide d'un travail opiniâtre.

Depuis plus d'un an Cerise vivait seule, subvenait à tous ses besoins, payait régulièrement son petit loyer, et faisait des économies pour sa corbeille de noce...

Car Cerise allait se marier au premier jour ; elle aimait un honnête ouvrier qu'on nommait Léon Rolland, et qui avait la confiance absolue de son patron, M. Gros, principal ébéniste de la rue Chapon.

Cependant, Cerise n'avait jamais cessé de voir sa sœur qui venait visiter la jeune ouvrière, et passer parfois une journée avec elle ; mais Cerise ne lui rendait jamais ses visites. Elle eût rougi de mettre les pieds dans cet hôtel que Baccarat avait payé si cher.

Les deux sœurs s'embrassèrent avec affection.

— Bonjour, Cerisette, dit Baccarat, bonjour, chère petite sœur.

— Bonjour, Louise, répondit la jeune ouvrière, qui avait une certaine répugnance à appeler sa sœur de ce sobriquet de Baccarat que lui avait été donné un soir où elle gagnait des monceaux d'or au jeu de ce nom.

— Comment ! dit Baccarat en s'asseyant auprès de la fleuriste, tu as déjà fait tout cela depuis ce matin ?

— Ah ! dame répondit Cerise en riant, je me suis levée au petit jour, et je me suis mise au travail bravement pour avoir plus tôt fini. C'est aujourd'hui samedi, et je veux être la première de l'atelier à rendre l'ouvrage... Et puis, ajouta Cerise, je me fais une robe pour demain, et j'aurai le temps de la finir en veillant un peu.

— Oh ! Oh ! dit Baccarat avec distraction, tu te fais belle demain, il paraît ?

— Dame ! c'est dimanche...

— N'est-ce que pour cela ?

Cerise se prit à rougir comme le fruit dont elle portait le nom :

— Léon, dit-elle, m'emmènera dîner avec sa mère à Belleville.

Baccarat jouait distraitement avec un poinçon dont se servait sa sœur pour son métier de fleuriste.

— Ah ! dit-elle, tu l'aimes donc toujours, ton Léon ?

— Oui, répondit franchement Cerise ; n'est-il pas un brave cœur et un beau garçon !

— Je ne dis pas, murmura Baccarat ; mais en épousant un ouvrier, ma fille, tu seras dans la *dèche* toute ta vie.

MAGASIN DU PEUPLE



GUILMETTE & OUMET

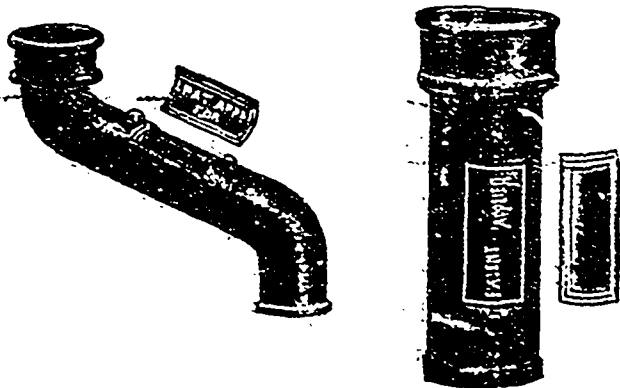
MARCHANDS DE CHAUSSURES
1107 RUE ONTARIO.

Offrent \$15,000 de chaussures a moitié prix durant ce mois
VENEZ NOUS VOIR ET VOUS SEREZ SATISFAITS.

PROFITEZ DU BON MARCHÉ
N'oubliez pas l'adresse
1107 RUE ONTARIO.
GUILMETTE & OUMET.

Moise Courtemanche

GOUVREUR EN GRAVOIS,
223 AVENUE PAPINEAU,

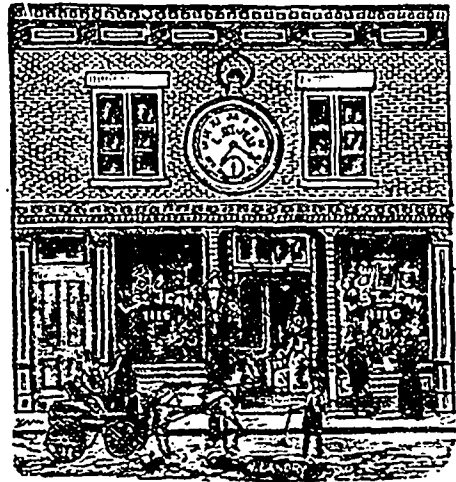


Patenteur et Propriétaire
du Tuyau de renvoie à trappe,
la plus utile patente connue
jusqu'à ce jour. Pour toute infor-
mation s'adresser a

L'INVENTEUR.

LEGER ST. JEAN,

HORLOGER & BIJOUTIER



1116 RUE ONTARIO.

Constamment en mains un assortiment complet de Bijou-
teries, Argenteries, Montres et Horloges, qu'il vendra à des prix
défiant toute compétition.

Une visite est respectueusement sollicitée.

JOHN MILLEN & SON,

Quincailleries et Provisions,

1325 & 1331 Rue Ste Catherine,
141 & 143 Rue Plessis.

MONTREAL.

SPECIALITES :

- Quincailleries legere et pesante,
- Armes a feu et Ammunition,
- Peintures, Huiles, Vernis,
- Epicerie, Provisions,
- Platres, Vert de Paris, etc.,

Exterminateur des mouches a Patates de "CHURCH"

— LA CIE. —
D'IMPRIMERIE
Metropolitaine,

Ouvrages de couleur et de luxe.

Executes avec soin et promptitude,

Circulaires,
Tetes de comptes,
Tetes de lettres,
Cartes d'affaires,
Pamphlets
Calendriers,
etc, etc.,

A des prix tres moderes.

*Les ordres recus par telephone ou
par la poste recevront la plus
grande attention,*

LA CIE.

D'IMPRIMERIE METROPOLITAINE

938 RUE ONTARIO

MONTREAL

TEL. BELL 6256.

POURQUOI TANT
VOUS TROUBLER

Si vous voulez avoir un bon pantalon
tout fait allez chez

A. COHEN & CO

1203 RUE ONTARIO.

Nous en avons de toutes les prix, de \$0.50 en montant
ou si vous voulez avoir un bon habillement tout faite
nous en avons de \$3.00 en montant.

Aussi ouvrage de pratique fait de premiere classe
ainsi que l'ajustage.

NOUS SOLLICITONS UNE VISITE

Le magasin est ouvert jusqu'à 9 heures tous les soirs.

A. COHEN & CO,

1203 RUE ONTARIO.

A LOUER

Voici les principaux Chapitres qui figurent
dans ce chef d'œuvre.

L'Heritage mysterieux.

Le Club des Valets de Cœur.

Exploits de Rocambole.

La Revanche de Baccarat.

Chevaliers du clair de lune.

Le Testament de Grain-de-Sel

Résurrection de Rocambole.

Dernier mot de Rocambole.

Les misères de Londres.

Les Démolitions de Paris.

La Corde du Pendu.

Le Retour de Rocambole.